

CHARLIE HEBDO

23 OCTOBRE 2024 / N° 1683 / 3,50 €

**SIMON
FIESCHI**

10 ANS
DE DOIGT D'HONNEUR
AU TERRORISME



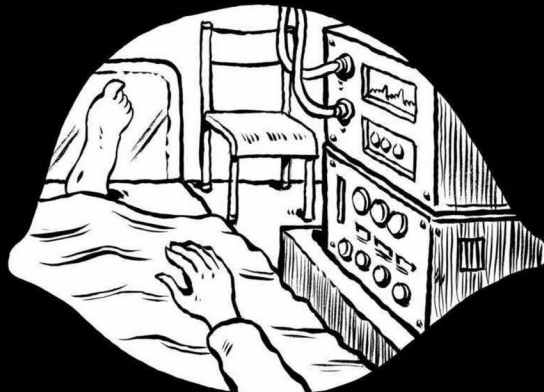
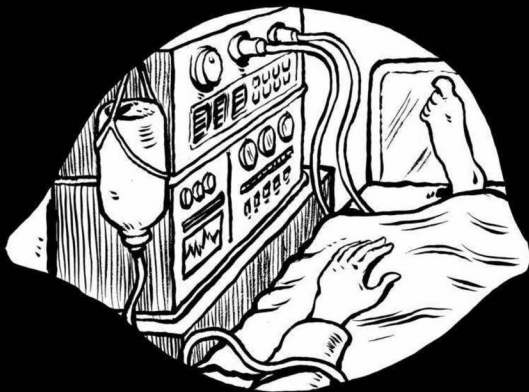
niche

N°1683 - FRANCE MÉTRO: 3,50 € - BEL: 4,00 € - LUX: 4,20 € - CH: 5,90 CHF - D: 4,80 € - ESP/PT/PORT/CONT: 4 € - DOM/MA: 4,80 € - GR/BA: 5,50 € - CAJA: 8,50 YPF - TAJIA: 7,50 YPF - CANA: 6,99 \$ CAD

L 14057 - 1683 S - F: 3,50 € - RD



SIMON FIESCHI, 10 ANS DE DOIGT



J'émerge du coma, progressivement, le 14 janvier. C'est ma mère qui m'annonce ce qui s'est passé, qui est mort, vivant ou blessé. J'apprends en même temps Montrouge, l'Hyper Cacher, la manif du 11 janvier, le « numéro des survivants ». Tout se mélange et rien ne semble réel.

Au début, mon état est un mystère pour moi. Il va me falloir des jours pour comprendre que j'ai pris une balle et mesurer la gravité de ma situation. Je ne peux ni bouger ni parler, juste cligner de l'œil pour communiquer. J'ai des tuyaux à travers tout le corps, une machine qui respire pour moi. Je sue des litres, j'étouffe et je grolotte, le tube dans ma gorge est affreusement invasif, j'ai l'impression de me noyer dans ma propre bave. On teste mon corps : piqure, froid, caresse. Je dois cligner si je sens quelque chose. Rien, des orteillets aux tétons. Les médecins se taisent, mais leur gueule parle pour eux. L'impuissance se mêle à l'humiliation quand je me rends compte que je ne peux plus me torcher seul. Sentiment de déchéance absolue. Le cauchemar à tout d'une situation cauchemardesque, seulement, un cauchemar qui continue, car n'est plus un cauchemar, c'est la réalité. La seule chose réelle dans tout ça, c'est mon corps dont je suis prisonnier. Et la douleur.

Je dis la douleur, mais il faudrait parler des douleurs, au pluriel, car elles sont nombreuses et varient de nature, d'intensité ou de durée. Elles se mélangent, se succèdent, se complètent et composent un supplice continu que les soignants font de leur mieux pour apaiser, mais ne peuvent faire disparaître. J'ai découvert la sensation d'un os brisé, d'une chair blessée, d'un nerf qui crie. La douleur d'être mal installé, qui commence comme un léger inconfort et qui devient insupportable au bout de quelques heures. Celle des nuits, quand l'infirmière ne pourra pas me donner de morphine avant une éternité. Parfois, c'est un point précis qui fait mal, parfois la douleur est si diffuse que je suis incapable de dire d'où elle vient. On n'en connaît pas toujours la cause. Pendant des semaines, mon bras m'en a bien fait voir sans qu'on sache pourquoi. Sensation de brûlure, d'aiguilles insérées sous les ongles, de décharges électriques, qui se déclenchaient au moindre contact, au moindre frolement d'un drap. Mais aussi la souffrance âcre et aiguë de peser de tout mon poids sur ma blessure quand on me tourne du mauvais côté pour

SE RÉVEILLER DANS UN SARCOPHAGE en janvier 2015



SIMON FIESCHI

Simon fut le premier sur lequel les Kouachi tirèrent en pénétrant dans nos locaux le 7 janvier 2015. Il fut très grièvement blessé. Dans le numéro 1474, du 21 octobre 2020, il racontait son réveil et son lent retour parmi les vivants.

un soin. Bien souvent, j'aurais bondi si j'avais pu faire le plus infime mouvement, j'aurais hurlé si je n'avais pas été intubé. Des détails comme ça, ça change une journée. Je ne pouvais pas me soustraire à la douleur. Elle était d'une telle intensité que je serais mort pour que ça s'arrête.

J'ai beaucoup réfléchi dans ce lit et j'ai compris que mourir était ma seule solution. Mais comment ? Impossible de me suicider, paralysé sur un lit de réanimation et sous surveillance médicale constante. Être forcé à vivre me paraissait une intolérable négation de ma liberté. J'en ai conclu que pour récupérer cette liberté je devais attendre mon heure, observer et aller mieux pour avoir enfin l'occasion de me tuer.

Pendant plus d'une semaine, je n'ai eu qu'un pied dans le royaume des vivants. Quand j'apprends que nous avons été attaqués par al-Qaïda, que tout le monde est mort, que les cloches de Notre-Dame ont sonné pour Charb, Cabu et les autres, que notre petit *Charlie* a rassemblé 4 millions de personnes dans la rue et réalisé la plus grande vente de l'histoire de la presse française, ça devient difficile de distinguer entre la réalité et les hallucinations.

La réanimation rend paranoïaque. Par exemple, j'étais persuadé que je pouais horriblement et que personne n'arrivait à m'approcher sans vomir ou s'évanouir, ou que j'étais un cobaye gardé en vie pour des expériences épouvantables. J'ai cru qu'on me torturait pour le plaisir. J'ai eu des visions de poilus tellement mutilés que c'était absurde et de crimes terribles en dessin animé ou en jeu vidéo. J'ai partagé ma chambre avec des esprits bien réels pour moi que les médecins qui s'affairaient autour de mon lit. Paradoxalement, alors que je cherchais à mourir, j'étais terrifié par une infirmière qui rôdait dans le service pour me tuer avec une injection. Dès que j'ai réalisé qu'elle était ma meilleure chance d'en finir, je l'ai attendue, et bien sûr à partir de ce moment-là elle a cessé de m'apparaître. Encore aujourd'hui, elle est pour moi l'image de l'Ange de la Mort, et c'est une image amie.

Au début, les visions étaient atroces, mais petit à petit, j'en ai eu d'autres, intéressantes, voire merveilleuses. J'ai eu un concert des Pink Floyd et un autre de James Brown pour moi tout seul, de toute splendeur, sauf que mon James Brown à moi était dessiné en noir et blanc par Gottlieb. J'ai vu des soignants pratiquer devant moi des orgies admirables d'inventivité et de salacité. Ils auraient eu tort de se gêner, j'avais la plus grande chambre du service et ils étaient assurés

de mon silence, vu que je n'étais intubé. Je me suis bien rincé l'œil, et ne les ai jamais dénoncés, jusqu'à aujourd'hui.

Mon désespoir m'a aidé car je n'avais rien à perdre, il m'a libéré

L'impossibilité de communiquer était particulièrement frustrante. J'ai été convaincu plusieurs jours qu'un interne m'avait secrètement connecté à Internet via la sonde nasale avec laquelle on me nourrissait. J'étais très

impressionné, je ne savais pas que c'était possible. On s'échangeait des messages, il pouvait voir ce que je voyais et entendre ce que j'entendais. J'ai eu un lien très fort avec lui sans qu'il le sache. On a discuté d'histoire, de philo, de femmes, de finance, de mon état... Ça s'est arrêté net le jour où il a pratiqué sur moi un toucher rectal. Là, j'ai trouvé qu'il allait un peu loin, et la connexion ne s'est jamais rétablie.

A posteriori, ces visions me paraissent étranges, mais la morphine et les autres drogues propulsent dans un monde parallèle, merveilleux ou terrifiant. J'ai aussi compris que le cerveau cherche à donner un sens au chaos et remplit les trous dans le récit comme il peut.

Même si on est bien entouré et soigné, et je l'ai été, on est dans une solitude absolue. Je ressentais l'émotion de ceux qui venaient me voir, mais au début, leurs mots ne servaient à rien, ils n'étaient pas dans mon corps, ils ne comprenaient pas. Avec le recul, c'est pas plus mal de ne pas avoir pu leur répondre quand ils me disaient leur bonheur que je sois en vie. Ils sont bien gentils d'être contents, mais ensuite ils vont boire un coup, rentrent chez eux, chient tout seuls, font



D'HONNEUR AU TERRORISME



l'amour et s'endorment sans souffrir. Sur le moment, je les ai haïs pour ça. Mes proches ne pouvaient pas me consoler, mais par une bizarre inversion des rôles, je pouvais essayer de les consoler, moi. Alors dès que j'ai pu leur parler, je leur ai raconté des blagues. Dès que j'ai pu écrire, j'ai convoqué ma compagne dans ma chambre et je lui ai demandé de partir, de refaire sa vie librement, c'était évident qu'elle ne pouvait pas rester avec moi comme ça. Elle a refusé très simplement. Il paraît que c'est très répandu de vouloir libérer l'autre dans une situation pareille. Elle est restée, elle est toujours là.

Il y a eu un moment où j'ai vraiment cru que j'allais mourir. J'ai vu tous mes ancêtres défiler, des pirates de Saint-Malo, des Juifs polonais et des Corses taciturnes qui me maudissaient de mettre fin à leur lignée car je

d'autre. Mes camarades de *Charlie* se battaient dehors pour le journal et j'aurais tout donné pour être avec eux, mais sur ce lit, mon champ de bataille c'était moi-même. Alors je me suis battu de toutes mes forces, sans savoir si ça servait à quoi que ce soit. C'est la seule fois de ma vie que j'ai fait quelque chose de manière aussi éperdue. Je me répétais en boucle ces deux phrases, « *je ne veux pas qu'ils gagnent* » et « *ils m'ont pas eu* », « ils » pour ceux qui nous avaient fait ça.

Avec le corps si abîmé et le cerveau qui moulinaît dans le vide, j'ai su que je devais commencer par un travail mental. Les psys ne pouvaient rien pour moi et j'étais incapable de parler, donc j'ai arrêté de les voir. Je ne pouvais pas lire, je me concentrerais difficilement. Ma mémoire flanchait. Je n'avais pas de colère ou de haine mais des accès de peur, de tristesse ou de découragement

à cause de la douleur. On m'a enseigné une technique de méditation, le scan corporel, qui consiste à se représenter et ressentir chaque partie de son corps, sans se demander si ça va bien ou mal, juste de la prendre telle qu'elle est. Ça permet d'arrêter de se battre contre



n'avais pas eu d'enfant. J'ai senti la partie la plus reptilienne de mon être qui me disait : « *Tu n'as pas transmis tes gènes, ton existence n'a servi à rien*. » Malgré mon désir conscient d'arrêter de vivre, je me souviendrai toujours de ma réaction animale, irrésistible, de me cabrer de tout mon être contre la mort.

Puisque je n'avais pas pu ou pas voulu mourir, il a fallu que je me remette à vivre. Peu ont osé me demander ce qu'on ressent dans un tel moment, ce qu'on espère dans une telle situation. Je n'ai pas eu d'espoir, je ne pouvais pas me permettre ce luxe. Est-ce que je pourrais un jour remarquer, respirer sans l'aide d'une machine, pisser sans tuyau dans la bite, avoir moins mal ? Je n'en avais aucune idée et la question ne se posait pas en ces termes pour moi. Le désespoir, ce n'est pas le malheur, c'est l'absence d'espoir, c'est de n'avoir aucune attente particulière, bonne ou mauvaise. Mon désespoir m'a aidé car je n'avais rien à perdre, il m'a libéré. Je n'avais aucune idée de ce que je pouvais récupérer, ni si ça dépendait de moi, de la chance ou de quoi que ce soit



Édito

La voix douce de Simon



RISS

Simon nous a quittés. Jeudi dernier, nous avons été informés en fin de journée que Simon Fieschi était mort. La nouvelle nous a stupéfiés, estomachés, sidérés. Simon, notre Simon, n'était plus. Lui qui, après l'attentat du 7 janvier 2015, avait lutté de toutes ses forces pour se tenir droit sur ses jambes, lui qui avait tenu à être présent durant les procès des complices de Coulibaly et des frères Kouachi et celui de Peter Cherif, lui qui nous faisait rire avec son humour pince-sans-rire, nous apprenions, par un coup de téléphone, qu'on ne le reverrait plus jamais.

À l'heure où nous écrivons ces lignes, aucune information sûre ne permet de dire quelles sont les causes de sa mort.

Simon était entré à *Charlie* en 2012, pour tenir le poste de webmaster. Bernard Maris m'avait recommandé un informaticien qui pouvait me trouver un webmaster. Et ce webmaster fut Simon.

Le 7 janvier 2015, il était assis à son bureau quand surgirent les deux terroristes. L'un d'eux tira immédiatement dans sa direction. La balle fit chavirer Simon, et il sombra dans un coma dont il ne ressortit qu'une semaine plus tard. Commença alors pour lui un calvaire indescriptible, paralysé, sans savoir s'il pourrait remarcher un jour. Lors du procès des attentats, qui se déroula en 2020, nous étions ensemble dans la pièce où attendent les témoins avant de venir à la barre. Il commença à me décrire tout ce qu'il avait hanté durant les semaines où il fut cloué sur son lit. Je pris alors conscience qu'il n'avait jamais raconté cela à personne et qu'il fallait absolument qu'il l'écrive pour en garder la trace. Ses souffrances étaient inimaginables, et il était le seul à pouvoir en témoigner. Ce qu'il fit dans un témoignage que nous republiions dans son intégralité, ci-contre.

Miraculeusement, ses membres inférieurs se remirent peu à peu à bouger, et après des semaines d'efforts surhumains et des séances de kiné épuisantes, Simon put retrouver l'usage de ses jambes. Son médecin lui avait dit : « *Vous êtes un miracle*. » Sa terreur, c'était d'être abandonné. Je dus le tranquilliser et lui donner l'assurance que jamais *Charlie* ne le laisserait tomber. Simon conserva son statut de salarié du journal, même s'il était incapable de travailler autant qu'il le faisait avant le 7 janvier. Travailler une heure ou deux suffisait à l'épuiser, ce qui l'empêchait de s'investir dans des tâches plus ambitieuses. En plus du handicap infligé à son corps, il avait le sentiment d'en subir un supplémentaire, celui de ne plus avoir la même place dans la société et dans le journal. Un jour, je lui confiai que parfois je devais renoncer à certains projets car je savais que la fatigue risquait de me priver de la force nécessaire pour les mener à leur terme. Il me sourit, presque rassuré : « *Ah, toi aussi. Je ne suis donc pas le seul comme ça*. » Ce que Simon a vécu n'était pourtant comparable à rien, mais il avait besoin de se convaincre qu'il n'était pas seul.

Ensemble pour conjurer ton absence

Les années précédentes, il m'avait accompagné aux cérémonies du 7 janvier. Mais pour celle de 2024, il me demanda s'il pouvait ne pas venir. Simon semblait exténué d'être prisonnier de son corps handicapé et de cette matinée de janvier 2015 qui fit basculer sa vie. Je lui répondis que cette décision lui appartenait et, si cela pouvait lui redonner la sensation d'être libre, il ne devait avoir aucune gêne à le faire. Il avait le droit de s'éloigner du 7 janvier et de marquer une distance avec cet événement qui l'étouffait. Personne ne lui ferait aucun reproche. Ma réponse le soulagea. Ce fut son premier 7 janvier loin de la rue Nicolas-Apert. Et le dernier.

Lors d'une cérémonie en hommage aux victimes du terrorisme, qui se tenait à la République le 11 mars 2022, Simon et moi avions rencontré le président de la République et son épouse. Après s'être entretenu avec des victimes de Nice, du Bataclan et de Strasbourg, le président arriva à notre hauteur et nous demanda : « *Comment allez-vous ?* » Simon, appuyé sur sa béquille, lui répondit du tac au tac : « *Et vous, monsieur le président ? Avec tout ce qui se passe en Ukraine, vous devez en avoir, des soucis*. » Sacré Simon, il n'y avait que lui pour s'adresser comme ça à un président de la République !

Simon assista à toutes les audiences du procès de Peter Cherif. Il voulait être là pour voir et surtout entendre celui qui était accusé d'avoir commandité l'attentat du 7 janvier. Celui qui était le responsable de ses souffrances. Lors du premier procès, en 2020, Simon était venu à la barre raconter les dégâts causés par une balle de kalachnikov qui pénétra dans un corps humain. Avec sa voix douce, il fit son récit, sans s'énervier, sans élever le ton. Ses mots, bien choisis, étaient suffisants. Au procès de Peter Cherif, il entreprit de s'adresser à l'accusé comme à un croyant qui aurait trahi sa foi en commettant ce crime. À la fin de son témoignage, il vint s'asseoir près de moi, éreinté, sans seulement d'avoir été debout pendant de longues minutes, mais aussi d'avoir été confronté aux dénégations de l'accusé et de constater que ses avocats s'étaient absentés pendant les témoignages des membres du journal, comme pour les boycotter. Il sortit de ce procès lessivé, vidé. Mardi dernier, on apprenait que Peter Cherif ne ferait pas appel. Que, donc, c'était fini. Qu'il n'y aurait plus de procès où nous serions appelés à la barre pour raconter encore une fois notre calvaire. Soulagés. Libérés. Deux jours après, on apprenait la disparition de Simon.

À sa famille et à ses proches, nous adressons nos plus sincères condoléances. Cher Simon, le lendemain de l'annonce de ta disparition qui nous a tous terrassés, toute l'équipe de *Charlie* s'est réunie spontanément dans les locaux du journal, pour se soutenir mutuellement, mais aussi pour conjurer ton absence et te remercier, en silence, de tout ce que tu nous as apporté. Merci Simon. ●

SIMON FIESCHI, 10 ANS DE DOIGT

Le me souviens de lui ET DES INVALIDES



FABRICE NICOLINO

La première fois que j'ai vu Jean Le Guilloux, il est entré dans ma chambre d'un pas vif et a presque crié : « Jean Le Guilloux, colonel. » Je ne savais pas très bien ce qui se passait, car je n'avais pas toute ma tête. Ni toutes mes jambes. J'étais à l'hôpital militaire des Invalides, et Simon reposait dans la chambre d'à côté. Le Guilloux, grand médecin, était pessimiste, lui qui avait vu défiler tant de dramatiques blessés de toutes les armées. Il n'était pas le seul : tous les spécialistes pensaient que Simon ne marcherait plus jamais, car la balle des Kouachi avait atteint sa moelle épinière. Putain que j'étais triste. Lui, si jeune, fauché, et son corps condamné.

Dans les premiers temps, nous descendions en fauteuil roulant, gardés par des policiers surarmés, fusil-mitrailleur au poing. Dans l'enceinte d'un hôpital militaire. Nous descendions pour des soins de kiné, dans cette immense salle magnifique où cliquetaient les jambes artificielles en titane. Je me retenais de pleurer quand je voyais Simon si mal en point.

Et puis les jours ont passé. Dans la chambre d'à côté, Simon recevait Maisie, son amie australienne, comme s'il était chez lui. Et c'était chez lui. Je ne sais toujours pas comment il a réussi à braver les fermes règlements des Invalides. Je crois que personne n'osait le rappeler à l'ordre militaire. Autour de son lit, peu à peu, on trouva tout ce qui peut rendre la vie moins insupportable.

Des livres, bien sûr. Des douceurs, des bonbons, du chocolat. À manger. Tout ce qui était bon à manger. À boire, même

et surtout s'il s'agissait d'alcool. Des coussins. Des sièges. Des photos. Une table poussée contre le mur où s'entassaient monts et merveilles. Des affiches, je crois bien. Il était couché, et parvenait à faire rire Maisie. Et moi ? Et moi. Je regardais sa petite tête d'enfant, de cette enfance qu'il ne parvenait pas à quitter, et je le croyais foutu à jamais.

Quand les Kouachi sont parvenus à entrer dans notre monde, rue Nicolas-Appert, c'est lui qui a pris la première de cette si longue série de balles. Avant, j'aimais m'arrêter dans la petite entrée où il s'affairait, derrière son ordinateur. Cela durait cinq ou dix minutes, où l'on parlait de tout. De sa vie, de ses projets, de ses voyages. Moins des miens. Il avait du charme, il avait de l'humour, on riait. Quand nous avons fêté le 25^e anniversaire du second départ de *Charlie* – 1992-2017 –, nous picolâmes bien beaucoup. Je regarde en ce moment une photo prise ce soir-là. Nous y sommes tous les deux, croissant nos béquilles comme on croise

**Nous sommes
hilarés.
Nous avions
vraiment picolé**

le fer, comme on mélange son amitié. Nous sommes hilares. Nous avions vraiment picolé. Je ne sais plus le jour où l'on a su qu'il marcherait. Probablement parce que ce n'était pas un jour, mais un défilé de petites nouvelles de plus en plus merveilleuses. Ce fut en tout cas une joie profonde, intense, comme si la mort du 7 Janvier avait dû battre en retraite devant son jeune corps retrouvé. Mais il ne retrouva pas son corps. Il souffrit. Il souffrait, sa moelle épinière ne le laisserait jamais tranquille.

Je ne l'ai pas beaucoup vu ces dernières années. Je ne pouvais pas. Certaines visions me sont interdites, et je ne pouvais regarder Simon dans les yeux sans tout ressentir à nouveau. Tout. L'entrée des tueurs, la boucherie. Je ne pouvais pas, mon Simon. Puis, je savais trop que rien ne pourrait s'effacer vraiment. Tu en avais trop vu. Je ne me doutais pas que tu mourrais si vite, mon jeune et vieil ami. Je ne suis pas devin. Mais j'ai toujours senti à ton contact cette odeur que je connais bien. Celle du malheur. Celle du désespoir. La tristesse n'est encore rien. ●



Nous avons parfois l'occasion de ren-contrer une perle d'humanité. Simon en était une.

Douceur MEURTRIE

LE SOURIRE de Simon



YANNICK HAENEL

Je regarde le dessin que Boucq a fait de Simon Fieschi le 9 septembre 2020, alors qu'il se tenait à la barre du tribunal pour témoigner au procès de l'attentat contre *Charlie Hebdo*. Simon est magnifiquement droit, les mains jointes comme il faisait pour penser, pour rejoindre en lui cette intégrité pudique qu'est la précision. Il y a sa béquille qui est posée contre le pied de la barre, et avec sa blancheur elle était devenue à mes yeux un emblème de l'intelligence de Simon, son sceptre de blessé souverain qui refuse d'être réduit au statut de victime.

Je me souviens qu'avec cette clarté d'esprit qu'ont seuls les innocents (et nous avons compris grâce à lui que l'innocence est la vraie force, la plus grande de toutes) il a raconté son coma d'une semaine, ses neuf mois d'hospitalisation, puis ses années d'hôpital de jour et de rééducation. Il a dit : « *J'en'ai pas envie d'offrir ma douleur à ceux qui me l'ont infligée* », puis ceci, qui nous a stupéfiés : « *Je veux raconter ce que fait une balle de kalachnikov dans un corps*. »

Je l'entends encore raconter son corps comme un arbre qui se réveille : il dit qu'il ne peut plus faire les « *gestes fins* » (cette expression m'émeut), par exemple faire ses lacets, et puis, il trouve assez d'humour en lui, ce jour-là, pour nous faire part de ce qui l'embête le plus : ne plus pouvoir faire de doigt d'honneur.

**L'innocence est la
vraie force, la plus
grande de toutes**

La grandeur de Simon a retenti ce jour-là, sa hauteur de vue impressionnante, l'étendue de sa douleur et sa capacité merveilleuse à l'Ironie. Je crois avoir écrit dans ma chronique quotidienne du procès qu'il nous avait fait du bien. C'est vertigineux, alors je le répète : Simon nous a fait du bien, et pas seulement ce jour-là. Il faut, pour être capable de cela alors qu'on a échappé à la mort, quelque chose de plus fort que la force. Une chose mystérieuse, qui fait trembler le cœur. Dans les yeux de Simon : une tristesse insondable, mais aussi la malice éternelle d'un enfant sur le point de se foutre de notre gueule avec une férocité exacte.



Simon Fieschi à la barre, le 9 septembre 2020, lors du procès des attentats de janvier 2015 : « *Je suis venu avec l'intention de témoigner de ce que font les armes de guerre.* »



ANTONIO FISCHETTI

Ce qui me touchait le plus chez Simon, c'était le contraste qu'il portait en lui. Contraste entre l'extrême douceur de sa voix et l'extrême douleur dont il était à la fois victime et témoin. Il tenait à raconter l'effet indélébile sur son corps de cette foutue balle de kalachnikov, et malgré les béquilles dont il ne pouvait jamais se séparer, il avait déclaré « *Je tiens à témoigner debout* » au président du tribunal, lors du procès des auteurs des attentats de janvier 2015. Plus Simon plongeait dans l'indicible, plus sa voix se faisait douce. Il parvenait même à se foutre de la gueule de ceux qui lui avaient trébuché, en confiant que, depuis sa chambre d'hôpital (où on lui avait annoncé qu'il ne remarquerait peut-être jamais), il avait cru entendre qu'ils s'appelaient les frères « *Pois Chiche* ». Simon aimait saluer ses amis d'un mot qui pourrait sembler enfantin – mot lui aussi fait d'une douceur meurtrière – en leur offrant des « *poutous* ». Alors Simon, un énorme poutou à toi. ●

Cher SIMON,



LAURE DAUSSY

Pour celles et ceux qui sont arrivés dans la rédaction après 2015, tu étais l'incarnation du ravage des attentats, combien les corps ont été déchiétés et détruits à vie. L'incarnation de la force des survivants aussi, qui nous oblige. Tu entras dans la salle de rédaction, marchant péniblement, mais toujours avec un sourire malicieux et un humour dévastateur. Un courage qui m'impressionnait. Malgré cette souffrance, tu avais trouvé la force de te battre pour les autres, élu délégué du personnel, à l'école des nouveaux. Lorsque j'avais reçu des menaces de mort, tu avais été indéfectiblement présent, toi qui as vécu l'innommable, sans comme mesure. Tu t'es tant investi pour transmettre, pour faire comprendre aux jeunes générations dans les établissements scolaires la déflagration d'un attentat, la nécessité de se battre pour la liberté d'expression, via Dessinéz Créez Liberté. Je ne me résous pas à écrire ces lignes, comme si tu étais mort. C'est absurde. C'est une immense perte, un immense chagrin. Nous continuerons les combats. ●

D'HONNEUR AU TERRORISME

Simon PARALLÈLEMENT



PHILIPPE LANÇON

Simon est entré dans ma vie à l'occasion de notre renaissance commune aux Invalides. Il nous a vite baptisés «frères de sang» : nés de nouveau dans et par le sang versé, le nôtre et celui de nos amis. L'image peut paraître emphatique, et même religieuse, ce qui à *Charlie* serait un comble. Dans son esprit, c'était un constat. Il le faisait d'un ton doux et sec, naturellement stylisé, celui du désespoir amusé et de la tendresse contenue. Simon ? Un cœur blessé et battant, monté sur ergots. Et un esprit qui a raison : il nous a été simplement et curieusement donné de devenir ensemble des «born again» d'un genre un peu particulier, lui à 31 ans, moi à 51. Mais nous n'avions plus d'âge, ou bien nous les avions tous en même temps, la légèreté des uns compensant le poids des autres, et cela, nous l'avons vite senti et compris.

À *Charlie*, où j'allais une fois par semaine, je n'avais fait que le croiser, petite silhouette amusée, discrète et silencieuse. La rencontre a lieu au printemps 2015. Je viens de passer trois mois à la Salpêtrière, «dans le dur», et je vais maintenant effectuer ma rééducation aux Invalides pour un temps indéterminé. On m'a installé dans une jolie petite chambre avec fenêtre à croisillons et vue imprenable sur la coupole dorée. On me dit que Simon est dans celle d'à côté. Un ami commun, un collègue, est venu nous rendre visite. Jusqu'ici, je n'avais pas osé faire toc, toc : entre bonhommes en chambre, on se fiche la paix. Grâce au visiteur, je passe de la mienne à la sienne. Dans le couloir, il n'y a pas de fauteuils, mais il y a ces multiples ombres particulières et protectrices, nos policiers : les siens, les miens.

Un cœur blessé et battant, monté sur ergots

Et mains pour profiter de ce qu'un excellent traiteur lui a ce jour-là livré : ma première vision est celle d'un petit prince terriblement handicapé et terriblement drôle, bien décidé à profiter de ce que les frères Kouachi lui ont laissé de vie. Revenu d'entre les morts, certes, mais avec un verre de vin. Cette vision renvoie à une autre, plus tard : la fête de son mariage à l'été 2015 avec l'admirable Maisie, jeune femme tonique et stoïque, au regard clair, qui affronte la situation avec un flegme sensible. Chez nous, tout ce qu'il y a de colère semble alors transformé par la volonté d'en rire et de ne pas en rajouter. La fête est à la Cartoucherie de Vincennes. Simon peut marcher, maintenant, mais il fatigue vite. Un grand lit à été préparé au cœur de la fête, un lit de roi pas du tout fâinéant. Il s'allonge, Maisie le rejoint régulièrement. Les amis viennent tenir compagnie, un peu beaucoup, pas du tout lorsqu'ils sentent que la lassitude du marié l'emporte sur les joies de l'amitié. La vie est un songe, un théâtre. Simon est le petit prince empêché, mais parvenu, à force d'obstination, à défier l'empêchement. Je comprends qu'à travers l'adversité il construit et tient son rôle. Ce rôle, il faut peut-être avoir vécu les événements comme lui, avec lui, pour en sentir la profondeur. On devient le personnage de sa condition pour être capable de la porter et de la supporter. Les mois d'hôpital partagés ont été d'une telle intensité physique, affective, pour employer un grand mot, existentielle, qu'il nous

arrivait encore aujourd'hui, malgré le chemin de croix et les coups de mou, de les regretter : nous avons dans cette lutte tenté de donner le meilleur de nous-mêmes, et nous l'avons fait parallèlement. Simon a encore raison : cette époque intime a fait de notre amitié naissante une fraternité.

J'ai tout de suite été marqué, séduit, par sa petite voix fluette, à la fois douce et pointue, où passait comme à travers un fin tuyau de cristal tant d'acuité, de fermeté, d'ironie noire et de féminité. Corse et juif, c'est un sacré mélange, insulaire et ventilé, isolé et ouvert, doué d'orgueil et du sens de l'absurde. Ce mélange a trouvé en Simon un excellent spécimen, une sorte de concentré. Dans sa chambre, ce premier jour, il me propose de partager ses mets. Ma bouche en reconstruction ne me le permet pas. Je ne sais plus lequel des deux dit que nous sommes des éclopés complémentaires : moi, je ne peux ni manger ni trop parler et j'ai un tuyau dans le ventre ; lui, il ne peut ni marcher ni aller aux toilettes. Un sourire passe d'une tête à l'autre et nous nous disons, soudain, que nous pourrions échanger nos handicaps, comme ça, juste pour voir. À partir de là, pendant plusieurs mois, nous sommes des jumeaux en chantier, au berceau, dans ce berceau ensoleillé et napoléonien



Simon, dans une vidéo, démontrant que même avec des mains estropiées il pouvait encore faire des doigts d'honneur

devenu le cadre de notre nouveau destin. Nous nous croisons au foyer, au gymnase, dans les couloirs. Parfois je l'amène en fauteuil dans les jardins. À travers nos emplois du temps de ministres de la reconstruction, la nôtre, nous ne refaisons pas le monde : nous refaisons notre présence au monde.

Quelques mois plus tard, nous sortons de l'hôpital, en ordre à peine dispersé. Il se trouve que nous pénatons soit à quelques centaines de mètres les uns des autres : on se voit beaucoup. Comme il marche difficilement, c'est moi qui vais chez lui. Son masseur, le chauxreux Paul, devient le mien. Les séances ont lieu chez Simon. J'arrive quand la sienne est finie, accueilli par ses deux chats noirs et jumeaux, Dupont et Dupond. Maisie passe en coup de vent, nous laisse à nos échanges d'anciens et nouveaux combattants. Ensuite, nous discutons, buvons un verre ou déjeunons ou dinons, suivant l'heure. Souvent, il m'invite au débotté. Nous écoutons aussi de la musique.

Sa discothèque de vinyles est bien remplie, en particulier par les disques de jazz de son père. Il me fait écouter l'un de ses «rosebuds», un enregistrement de Bach par la professeure de piano de son grand-père. Un jour, il me le prête. J'ai l'impression d'emporter chez moi un secret.

Nos vies privées se développent aussi parallèlement, comme si nos «retours à l'attaque» étaient faits de vases communicants, mais, comme c'est privé, je n'en parlerai pas. Nous aimons parallèlement. Nous démentons parallèlement. Nous avons des projets parallèlement. Nous montons nos dossiers administratifs parallèlement. Nous voyons nos soignants parallèlement. Nous souffrons ou nous souffrons moins parallèlement. C'est chez lui qu'après la pose de ma première prothèse dentaire je débarké : il a prévu des hamburgers de qualité. Je n'en avais pas mangé depuis 2014. Comment faire ? J'attaque, en bavant. Dans la bouche, ça explose : la prothèse se règle. Je dis à Simon que j'ai l'impression d'avoir des pétards dans la bouche. «C'est la fête», me répond-il. Et il apporte une bouteille de vin. Mais il ne parvient pas à la déboucher. Je le fais.

Un mal, au hasard : «J'ai commandé à manger ce midi dans un resto grec, où tout est délicieux. Comme j'avais faim à ce moment-là, j'ai légèrement surestimé mes capacités stomacales, si bien que si ça t'intéresse, je peux te donner du tarama, du caviar d'aubergine, du tzatziki et un machin aux poivrons dont le nom m'échappe. Ou alors on se le partage pour l'après, vers 18 heures ? En tout cas, c'est beau, c'est bon, c'est mou et c'est pour toi.» Je relis aujourd'hui ses mails, ses textos : son humour, sa concision et sa tendresse sont toujours là.

Son humour, sa concision et sa tendresse sont toujours là

C'est un frère qui m'écrit, un frère survivant et bon vivant. Simon voit beaucoup de monde. Si un homme ça s'empêche, comme disait Camus, un homme blessé ça s'oblige, dans tous les sens du verbe. Simon a une famille d'artistes, explosive et sentimentale. Il a des parrains d'exception, des amis sûrs. Il multiplie les sorties, les voyages, de même qu'il assistera chaque jour, de bout en bout, aux procès liés aux attentats. Ce que cela lui coûte d'énergie, nul ne peut l'imaginer. Après un voyage en Australie, en 2017, pays de sa femme, Maisie, sa belle-mère lui dit qu'il est «héroïquement sociable». Commentaire : «J'aime bien les compliments quand ils sont mérités.»

Entre nous, il est souvent question de fatigue, de douleur. Ce sont des états que nous vivons parallèlement, mais, avec le temps, ces parallèles le sont moins, de même que les trajectoires des balles qui nous ont touchés ne l'étaient pas. Chez moi, les douleurs s'espacent et s'amoindrissent. Chez lui, elles persistent. Une retraite de méditation, dans un silence presque complet, lui fait comprendre la différence «entre douleur et souffrance, un sujet que je croyais pourtant connaître». J'ai l'impression de dire au revoir à la souffrance. La fatigue que nous partageons et qui, plus qu'un état, est une condition, je la ressens moins avec le temps. Lui, toujours autant, voire davantage. Je m'assiste pas aux procès. Il les suit avec une méticulosité habituelle. Je ne regarde pas les images du massacre. Lui, si. Je m'éloigne de l'ombre de ma mort. Celle-ci, pourtant, me rend visite à l'été 2023, une visite simple mais bien réelle. Je suis dans un hôpital du nord de l'Allemagne. Cette fois, Simon n'est pas dans la chambre d'à côté, mais il est l'un des premiers à qui j'écis. Il me répond qu'il est prêt à prendre l'avion le jour même, pour m'apporter «des bonnes choses à manger», me «faire la lecture». Si j'avais dit oui, je sais qu'il serait venu. Son texto débute ainsi : «Philippe, mon Philippe, mon frère. C'est peut-être que je pense à toi. Que je suis avec toi de tout mon être. Merci, merci d'avoir survécu !» Je ne remercie pas Simon de ne pas avoir survécu. ●

Simon A DANSÉ



GERARD BIARD

C'était à la Cartoucherie de Vincennes. La date... automne 2015. Je crois... Simon se tenait tout juste debout, en appui précaire sur deux béquilles. Il avançait demi-pas par demi-pas, avec beaucoup de précautions, mais en plaisantant à chaque centimètre gagné sur le chemin de la marche retrouvée. On avait l'impression que c'était cette ironie espiègle qui le propulsait, d'ailleurs, un demi-pas, puis une pause, puis un demi-pas, puis une pause, puis un demi-pas... Quelques mois plus tôt, certains médecins étaient formels : il ne marcherait plus jamais. Simon leur a dit merde. Il aimait bien dire merde.

Ce jour-là, pour son mariage, il était debout, et il marchait. Oui, j'avais oublié de vous le dire : c'était le mariage de Simon, à la Cartoucherie, chez Ariane Mnouchkine, dans son beau et grand Théâtre du Soléil. Car Simon connaissait

du monde. Du beau. Un lit avait été installé dans la salle, pour qu'il puisse s'y étendre et se reposer de la station debout, mais aussi de la station assise.

Il est venu vers moi, avec ses deux béquilles, et il m'a dit : «Tu vas voir, je vais danser.» Ce n'était peut-être pas la phrase exacte, ses mots étaient sûrement enveloppés dans sa malice habituelle. C'est sûr, il avait, comme souvent, l'œil qui pétillait quand il les a prononcés. Alors je ne l'ai pas vraiment pris au sérieux. Mais allez savoir, cette petite tête de Corse bien dure et bien pleine en était capable, après tout. Il était parvenu à

s'arracher du coma, puis de son lit d'hôpital, puis de la station allongée forcée. Là, il était debout. Un peu branlant, un peu tour de Pise, mais debout.

Simon est retourné s'allonger, toujours demi-pas par demi-pas, toujours la petite pause entre les demi-pas. On a commencé à dîner. Et quand la musique s'est mise à résonner, un peu plus tard, je n'y pensais même plus.

Sur le chemin de la marche retrouvée

C'est alors que je l'ai vu se lever, doucement, au loin. Avec sa douce, qui ne le lâchait pas d'un pouce, ils se sont avancés, elle dans ses demi-pas. Je ne me rappelle pas sur quel morceau ils ont commencé à tourner. Il y a de fortes chances pour que ce soit Keith Jarrett... Mais je me rappelle qu'à ce moment-là, moi, je suis resté assis, le cul comme du plomb. Et je me suis dit : il l'a fait ! Cette satanée petite tête de Corse a dit merde aux toubihs une fois de plus : il a dansé pour son mariage. ●

SIMON FIESCHI, 10 ANS DE DOIGT

FAIRE SAILLIE



YANN DIENER

Quand nous avons appris la mort de Simon, nous étions dans une librairie. Une bonne partie de l'équipe réunie pour la signature d'un livre. Un livre qui parle de Freud gueule cassée, Freud malade d'un cancer de la mâchoire, opéré dans une clinique laryngologique de Vienne, charcuté par un piètre chirurgien ; Freud se vidant de son sang, assis sur une chaise de la clinique parce qu'il n'y a pas de lit disponible. Je racontais ça quand j'ai vu qu'il y avait un enfant dans le public de la librairie. En disant que Freud avait subi 33 opérations de la mâchoire, qu'il était particulièrement dur au mal, qu'il ne se plaignait jamais, et que les chirurgiens avaient tout essayé, j'ai pensé aux innombrables opérations pratiquées sur sa propre mâchoire dont parle Philippe Lançon avec précision dans *Le Lambeau*. Freud avait été comme lui opéré par un spécialiste de la reconstruction maxillo-faciale.

En parlant ce soir-là devant mes camarades de *Charlie*, j'ai compris que mon insistance à étudier la mâchoire de Freud est ma manière de parler de leurs blessures avec Philippe, avec Fabrice, avec Riss et avec Simon. C'est ma manière de parler avec eux de la violence faite au corps et à la langue, d'évoquer avec eux les questions intimes et politiques posées par la liberté de parole.

La liberté de penser de Simon passait par son humour *Rubrique-à-brac*. Quand Simon arrivait, toujours en retard, à la conférence de rédaction, on lui faisait une place en poussant nos chaises ; il posait sa béquille sur le dossier d'une chaise, elle tombait à chaque fois dans un grand fracas, ce qu'il commentait toujours avec ironie, avant de faire une première saillie sur l'actualité. Il y a quinze jours, alors

Parler de la violence faite au corps

que nous réfléchissions au « numéro des 10 ans », nous étions en train de parler de Samuel Paty, et Simon, en s'installant, a suggéré que nous écrivions une histoire de la décapitation en France.

Assis à côté de lui, pris dans les mouvements de son corps souffrant, j'avais en tête les différents témoignages de Simon devant la justice. Et j'ai pensé à celui d'une rescapée du massacre du 13 novembre 2015 au Bataclan, témoignage qui avait été rapporté par la presse en 2021, lors du procès des auteurs de cette attaque. J'ai pensé à Gaëlle, 40 ans, dont le bras gauche et la moitié du visage ont été arrachés par une balle de kalachnikov. « J'ai réalisé que j'avais été grièvement blessée en voulant retirer le morceau qui était sur mon visage. C'était en fait la chaussure d'une personne au-dessus de moi. En tentant de l'écarter, j'ai découvert que ma joue, entièrement détachée de la partie gauche de mon visage, pendait le long de mon cou. Ma main droite s'est enfoncée à l'intérieur de ma bouche, pour retirer les dents déchaînées, pour ne pas les avaler, car cela me faisait tousser et risquait d'attirer l'attention du terroriste. Sur mon ventre, il y avait des morceaux de corps, qui n'étaient pas le mien. Immobilisée au sol, j'ai également réalisé que l'autre gros morceau blanc et rouge dressé sur mon ventre était en fait l'os de mon bras gauche, sorti à la perpendiculaire du reste de mon bras. [...] Depuis ce jour-là, je me sens comme un patchwork, rabotée de partout. Quand je me lave le visage, je me dis que je suis en fait en train de laver ma jambe. [...] »

Comme elle, à force d'interventions sur leur corps, les survivants de l'attaque contre la rédaction de *Charlie* sont devenus des experts en chirurgie ; ils maîtrisent le vocabulaire technique des praticiens. *Charlie* est devenu un corps patchwork, qui intègre celui de Simon. ●

ET SIMON, ÇA VA « CHARLIE » ?



TCHAO, CAMARADE !

IL M'AVAIT CONTACTÉE lorsque je travaillais ailleurs. Il voulait adhérer au même syndicat de journalistes que moi. Il voulait se familiariser avec les termes juridiques qu'il allait devoir employer en tant que membre du comité social et économique (CSE). Simon n'était pas qu'un journaliste webmaster à *Charlie*, il était aussi élu et réélu au CSE du journal. Il avait à cœur d'essayer de faire gagner des points au collectif du travail, quitte à se frotter au « camarade patron », comme il appelait alors Julien Sérignac, le directeur général de l'époque. Le cœur et les tripes alignés à gauche, convaincu mais pas militant bête et méchant, il n'était pas resté très longtemps encarté, mais avait toujours gardé en tête que l'union c'est mieux que l'isolement, dans le monde du travail comme dans la vie. J'aimais ses échappées de rire, son regard malicieux et, dans nos réunions, la manière diplomatique et posée avec laquelle il alignait ses arguments avec calme, en détachant bien ses mots, comme pour dire à son interlocuteur : « Que ça te plaise ou non, il faut bien écouter ce qu'on te dit les petites mains de *Charlie*. » La lutte - sans toi - sera moins marrante, moins facile, mais elle continue !

Natacha Devanda

SIMON ET LE MORNING QUICKIE

JE N'AI PAS BEAUCOUP CONNU SIMON. Il a fait partie de ceux qui m'ont accueilli quand j'ai débarqué à *Charlie*. Au printemps dernier, on s'est tous retrouvés à la terrasse d'un café - les nouveaux et les anciens du journal. Je ne sais plus comment c'est arrivé, mais on s'est mis à parler de cul. Moi, je suis plan-plan, du genre fatigué le soir quand je rentre à la maison, pas franchement envie de mettre le couvert, plutôt C à vous, un plat de pâtes et au lit. Simon s'est marré, puis il m'a lâché : « Tes con, crois-en mon expérience, tu devrais baiser le matin. » Simon, c'était ce type-là, le corps abîmé par l'attentat, l'esprit tout à fait intact. Sa vie sexuelle m'a eu l'air vachement plus épanouie que la mienne. J'ai rigolé aussi, puis j'ai suivi son conseil. Quand je l'ai croisé quelques mois plus tard à un pot au journal, on en a reparlé. « J'irais pas jusqu'à dire que t'en salue mon couple, mais tout se passe beaucoup mieux grâce à toi. » Il m'avait attrapé par l'épaule : « N'hésite pas si tu as besoin d'autres conseils. »

Jean-Loup Adénor

SIMON, LE FLÛTISTE DU JOURNAL

IL PARAÎTRAIT QUE TOUT LE MONDE possède un talent. Simon en avait sans nul doute plusieurs, mais l'un d'eux m'a particulièrement marquée : sa facilité à manier les mots. À l'oral, à l'écrit, en vivo, devant un café ou un clavier, Simon était imbattable. Lors d'un voyage en train direction Lille avec l'équipe du journal, il y a de ça quelques années, et alors que

nous nous assoupissions tranquillement, bercés par le balancement sur les rails, Simon s'est soudainement décidé à enfiler son costume de conteur. Et si ma mémoire défaillante m'empêche de vous retranscrire son histoire dans son intégralité (je peux en tout cas vous dire que le personnage principal était l'un de ses ancêtres corses), elle garde néanmoins intact le sentiment intense d'hypnose procuré par ce moment. Un livre ou un podcast, voilà ce qu'il devrait faire, ai-je pensé sur le coup, suspendue à ses paroles. Il y songeait lui-même, dans un futur lointain peut-être. En arrivant à *Charlie*, j'avais un temps repris l'une de ses missions, la gestion des réseaux sociaux. J'avais lu ses précédentes publications, ses interactions avec les lecteurs, sa répartie infatigable qui visait toujours juste. J'aurais été bien incapable de faire pareil. Tout comme je suis bien incapable, aujourd'hui, d'imaginer ne plus entendre ses punchlines balancées à la minute, comme si, nous autres, pouvions rivaliser un seul instant. Il aurait dû le faire, ce putain de podcast.

Lorraine Redaut



LE PAYS LE PLUS COOL DU MONDE

FORCÉMENT, ON SE SENT UN PEU CON. Pas débile, mais ridicule. C'était il y a à peine quelques semaines, au procès de Peter Cherif, le fameux « chaînon manquant » entre al-Qaïda au Yémen et les frères Kouachi. À chaque interruption d'audience, on arbore notre petite mine grave de circonstance. Puis on croise Simon, installé quelques rangées devant nous, sur les bancs des parties civiles. Appuyé sur sa béquille, le jeune Corse s'approche de notre oreille en bouillonnant. On s'attend à recueillir une confession bouleversante, une parole troublée, le fruit d'un bouillonnement intérieur. Alors on France encore un peu plus les sourcils, l'œil vif, l'air concerné, histoire de montrer qu'on a les épaules pour entendre ce qu'il a à dire. « Tu sais ce que c'est, le pays le plus cool du monde ? » nous susurre-t-il. Aucune idée. « Le Yeah Man » (Yémen). Forcément, on se sent un peu con.

Yovan Simovic

LE DUELLISTE

SIMON ÉTAIT NOIR LA SEMAINE DERNIÈRE. Sombre. Grave. Solennel. Je voyais bien que ce procès l'avait transformé. Il m'en faisait le résumé qu'il en avait fait juste avant, à la conf de rédac, à laquelle j'étais arrivé en retard, comme d'habitude. Il avait passé des semaines à consigner tout le verbatim dans son carnet, comme en écriture automatique.

Son stylo, c'était une sorte de « fil de terre » qui le raccrochait au réel. De tout ça, il n'avait pas prévu d'en faire un livre. C'était pour sa fille. Pour qu'elle comprenne ce qui s'était passé. Son adversaire l'avait fasciné. C'était un guerrier, un idéologue, un mec droit dans ses bottes. Ce type, *Cherif*, lui avait fait perdre l'usage de la moitié de son corps, et, enfin, il pouvait se confronter à sa sale gueule. Il avait exigé de son avocat que *Cherif* voie de ses yeux ce qui s'était passé ce 7 janvier 2015, lorsque furent diffusées les sordides images des caméras de surveillance, où les balles transperçaient sa colonne vertébrale. *Cherif* s'était défilé. Il avait refusé de regarder ses crimes en face. Le masque tombait. Cette lâcheté, pour Simon, c'était sa victoire. Son sentiment, c'est qu'il avait déféré son assassin en duel singulier, et qu'il l'avait vaincu. Guiduch

SIMON & SIMON

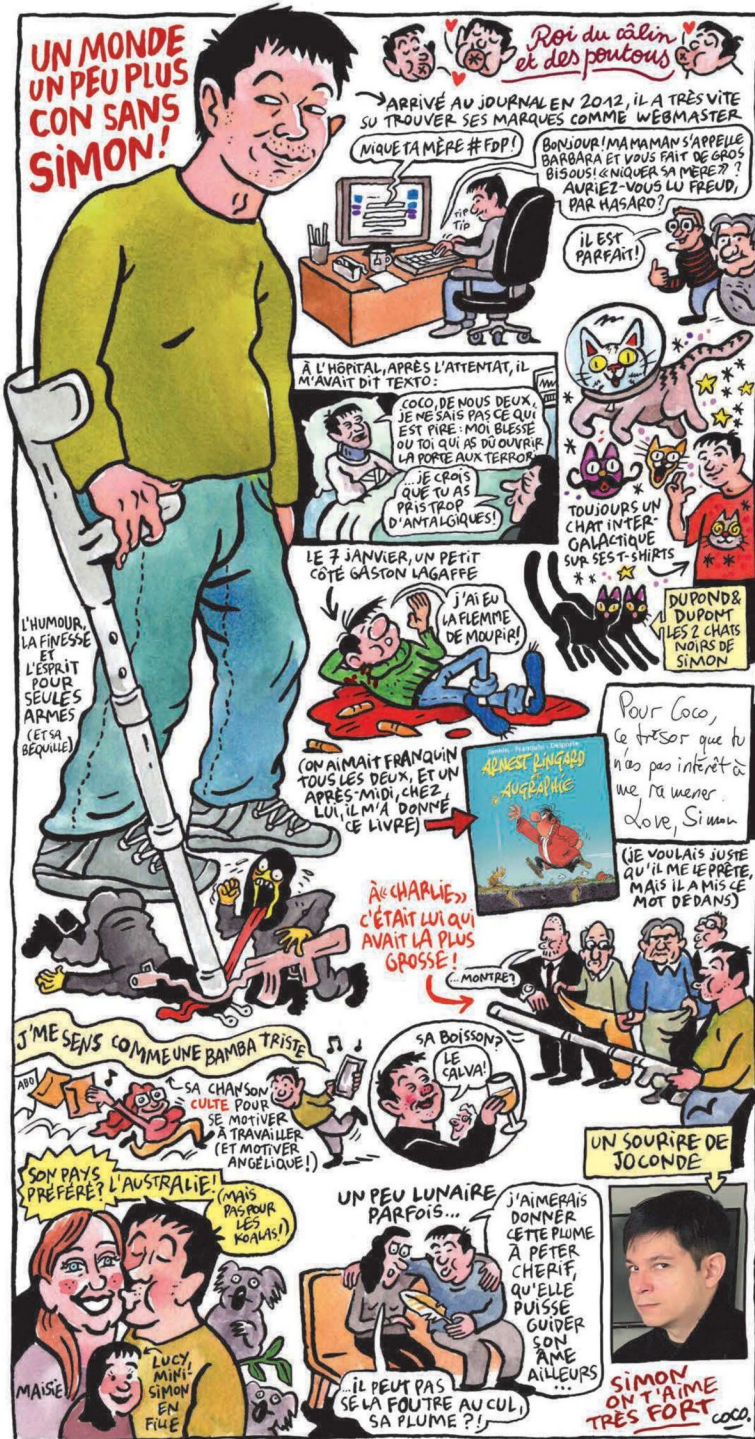
« ON A ADOPTÉ DEUX CHATS », m'avait annoncé Simon. Il avait ajouté qu'ils étaient noirs, sachant que cela me ferait doublement plaisir. Je lui ai demandé comment il les avait appelés. Les désignant : « Voilà, ça, c'est Dupont, et ça... c'est Dupond. »

Lucie Lapin

DERNIER PROCÈS AVANT L'OUBLI

DURANT LES TROIS SEMAINES DU PROCÈS de Peter Cherif, la bienveillance quotidienne était de mise. Simon s'inquiétait que le procès chahute mes neurones tout en insistant pour que nous nous retrouvions quelques semaines plus tard afin de partager notre expérience. La promesse était faite. Elle a été manquée de peu. Me souciant également de l'impact de ce dernier procès sur lui, je lui ai demandé en retour s'il arrivait à se reposer. Simon, avec son ton pinces-sans-rire, m'a répondu un matin qu'il avait dormi sur la béquille. Il était le seul à pouvoir faire cette blague, et je ne sais toujours pas de quelle béquille il parlait. La veille de son témoignage, la cour a diffusé les images de vidéosurveillance où les frères Kouachi entrent dans la rédaction et tirent sur Simon. Ce jour-là, il s'est placé au premier rang sur le banc des parties civiles. Il a fixé Peter Cherif durant toute la diffusion de cette vidéo. Simon tenait à ce que l'accusé regarde ces images. Mais ce tordard du diable hércé trop près du pauvre à préféré baisser les yeux. En voyant Simon, j'ai eu le même sentiment que l'on peut avoir chez *Charlie* : le courage de la solitude. Quelques jours après la fin du procès, Simon est passé à la conférence de rédaction. Je lui ai raconté que j'avais rêvé des frères Kouachi durant la nuit. Il a profité de l'occasion pour me rappeler que l'on devait se voir très bientôt et m'a dit que le plus dur se situe dans les semaines qui suivent la fin du procès, lorsque tout le monde vous a oublié. *Charlie* n'oublie pas Simon ni les autres. *Charlie* n'oublie pas non plus ceux qui ont été oubliés, et qui continuent de manger dans la main de ceux qui arment les kalachnikovs. Ceux qui alimentent le terrorisme par leur silence, par leur paresse, et par leur lâcheté intellectuelle. Biche

D'HONNEUR AU TERRORISME



LE DÉFI



INNA SHEVCHENKO

brement et brutalement, de choses qui auraient pu blesser les âmes plus sensibles, mais jamais lui. Son humour était acéré, il défiait; un bouclier qu'il maniait avec une habileté inégalée. Il ne permettait jamais la pitié, ni des autres ni de lui-même.

Ce jour d'octobre, Simon est arrivé à l'entrée d'une galerie d'art prestigieuse, à Paris, où une photographie célèbre présentait son exposition, et sa présence m'a prise par surprise. «Simon, ça fait longtemps, je ne m'attendais pas à te voir!» dis-je, étonnée. Avec son habituel sourire impassible, il a répondu: «Tu ne savais pas? Maintenant, je ne vais qu'aux événements VIP. Enfin, en tant que handicapé, j'ai le droit de rentrer.» Nous avons ri, d'un rire qui frole l'inconfort et plonge directement dans l'absurde. Je l'ai accompagné dans le hall, où était présentée l'exposition que nous lancions, jusqu'à ce que nous atteignions les hautes et nombreuses marches menant au cœur de l'expo. C'est là que je me suis fîgée. Comment pouvais-je

Il ne permettait jamais la pitié, ni des autres ni de lui-même

lui signaler ces marches, si cruelles et indifférentes face à son corps si brisé? Il les a vues, et, pendant un instant, il y a eu un silence. Je n'osais pas lui proposer de l'aide - cela aurait été mal le connaître. Il a simplement jeté un regard à l'escalier, puis m'a regardée, ses lèvres se recourbant en ce sourire familier et ironique.

«J'espère qu'il y a au moins des boissons, là-haut», a-t-il dit, le sourire inchangé. Et puis, il a commencé à grimper. Je l'ai observé, son corps luttant contre ces innombrables marches, chacune rappelant ce qu'il devait endurer. À chaque pas, je découvrais qui était vraiment Simon Fieschi. Une volonté inflexible, ironique, presque moqueuse, qui le poussait vers le haut. Marche après marche, comme s'il les défiait de le stopper. Il en a fait un spectacle de défi. Il n'a jamais hésité, comme si s'arrêter signifiait céder à quelque chose de bien plus sinistre qu'une chute dans l'escalier.

Quand il est enfin arrivé en haut, il s'est retourné et, avec ce même sourire brutal, a crié: «Tu viens? Tu devrais enlever tes talons, je ne suis pas sûr que tu vas arriver jusqu'ici.» Simon portait un fardeau bien trop lourd pour qu'il puisse le prendre au sérieux.

C'est ce jour-là que j'ai rencontré ce petit héros, brutal, comme ces balles qui ont mutilé son corps, mais pas son esprit. Incassable, implacable, faisant front jusqu'au bout. Un homme qui avait transformé sa propre tragédie en une sorte de théâtre absurde, qui riait de la cruauté de la situation et la défiait de lui répondre en retour.

BYE-BYE SIMON!



SIMON FIESCHI, 10 ANS DE DOIGT D'HONNEUR AU TERRORISME

LE COURAGE de Simon

Simon s'est tu. C'est pas croyable, je vous assure, et ça laisse un grand vide. Quand il se taisait, Simon, c'était surtout pour mettre de la musique, fort, bien fort.

Il était joyeux. Tendre. Mordant. D'une intelligence rare. Avec un putain de caractère. Simon, c'était une force de la nature. De celles qui font un doigt d'honneur aux empêcheurs d'espérer, de celles qui parviennent à se relever. En dépit de la paralysie, de la perte de sensibilité, des douleurs neuropathiques, de la fatigue chronique qui le rongeaient depuis le 7 janvier 2015. Mais paralysie de l'esprit, jamais ; paralysie du courage, non plus.

Simon a toujours eu le courage d'observer, de réfléchir. Avec lucidité, humanité, et une franche ironie, même lorsqu'il n'avait clairement pas envie de rire.

À chaque procès, il est venu témoigner. Pas pour se répéter, pour expliquer. Il a assisté à toutes les audiences, concentré, attentif. C'est pas une mince affaire, de suivre un long procès d'assises, alors trois ! Sur les bancs du tribunal qui font mal au cul, même à ceux qui sont en forme, il fermait parfois les yeux, pas pour s'extraire, pour mieux entendre. Souvent derrière lui, auprès de lui, sa famille, ses amis, son clan, soudé, pour faire front.

Ce 27 septembre, il a tenu le micro un long moment, plus d'une heure. La salle était suspendue à ses lèvres. Le souffle coupé. Plutôt que de rapporter son quotidien, son combat, Simon a raconté le parcours parallèle de deux petits Parisiens, nés au début des années 1980. L'un dans le 20^e, Peter Cherif. L'autre dans le 11^e, Simon Fieschi ; et le glissement progressif de Cherif, du « nous » au « eux ».

« Je suis tombé amoureux en même temps que lui, on allait aux Buttes-Chaumont [...], Moi aussi j'ai voulu entrer dans l'armée, ils n'ont pas voulu de moi pour motif physique, lui c'était la cheville, moi la main ; lui est entré chez al-Qaïda et moi chez Charlie Hebdo [...]. Tous les deux, on est des vétérans du djihad, tous les deux, on sait ce que ça fait de perdre des collègues, on a connu l'odeur de la poudre et du sang. »

Il cherchait les points communs pour mieux comprendre les divergences. En voici une : Simon avait demandé à Peter Cherif de regarder les images de l'attaque du journal, les vidéos de revendication. Cherif n'a

pas levé les yeux. Simon, lui, a eu ce courage, et celui de parler devant la cour. Debout.

Simon, cher Simon, à l'impossible nul n'est tenu, mais l'impossible, tu l'as relevé haut la main : avec cette balle,

toi aussi tu avais pris perpétuité, mais tu gardais espoir en tes frères humains.

Tu disais aussi : « On ne peut jamais en vouloir aux jeunes de leur ignorance, car leur ignorance, c'est ce qu'on ne leur a pas appris. »

Alors, inlassablement, tu allais à leur rencontre raconter ce qui s'était passé, expliquer, parler de liberté, de laïcité, avec pédagogie, avec humour. Les jeunes te doivent beaucoup. Nous aussi. Tu étais celui qui rassemblait.

Grâce à toi, l'humanité était un peu plus fréquentable. Simon, tu l'es tu, mais ce n'est pas le silence pour autant : tes mots résonnent, ils résonneront longtemps encore. **Cécile T., éditrice, témoin au procès de Peter Cherif**

Paralysie de l'esprit, jamais ; paralysie du courage, non plus



« SI TU PEUX PAS DIRE QUE TU DESSINES À CHARLIE, DIS COMME MOI QUE TU ES HISTORIEN DE L'ALUMINIUM ! »

TU PASSES POUR UN CON, DE TE L'ACCORDE, MAIS AU MOINS LES SESS N'IE TE POSERAIENT PLUS DE QUESTIONS SUR TON BOUTOT

POUR VIVRE TRANQUILLE IL VAUT PAROIS MIEUX PASSER POUR PLUS CON QUE DE QU'ON EST, NON ? »

SIMON FIESCHI

À Riss, au journal Charlie Hebdo, à celles et ceux qui pleurent la perte de Simon Fieschi

Je tiens, par ce message, à vous faire part de l'émotion qui est la mienne depuis que j'ai appris ce matin la mort de Simon Fieschi.

Je ne l'ai connu que par la déposition qu'il fit lors du procès, mais celle-ci restera, par son intensité, gravée à tout jamais dans ma mémoire.

En tant que « survivant » de la tuerie – ce mot ayant pour lui tout son

sens –, il a su nommer l'innommable dans une clarté déchirante et avec un courage forçant l'admiration, tenant absolument à déposer debout malgré ses blessures.

Il y a peu de temps, je l'entendais encore sur France Inter indiquer qu'il se rendait régulièrement dans les établissements scolaires parler aux jeunes générations du terrorisme et de ses effets dévastateurs.

Il en était l'exemple même.

Soyez assurés de toute ma sympathie et de mes sentiments attristés en ces moments, une fois encore, douloureux pour Charlie Hebdo, ainsi que pour celles et ceux qui y collaborent.

Régis de Jorna

Président de la cour d'assises spéciale lors du procès en 1^{re} instance des attentats de janvier 2015



LA PESÉE des âmes

Le moi dernier, et presque tous les jours, Simon était assis devant moi. Nous assistions au procès de Peter Cherif. La cicatrice qu'il avait dans le dos dépassait du col de son pull, elle montait le long de sa nuque, quasiment jusqu'à la naissance de ses cheveux. Je la connaissais bien, j'avais déjà pu l'observer lors des deux premiers procès. Elle m'a toujours fait penser à la représentation d'un squelette de poisson, alors Simon revenait de loin, de ce que nous avions été avant d'avancer sur deux jambes. Depuis l'attentat, Simon marchait sur trois, cette satanée béquille qui tombait souvent par terre, mais avec peu de fracas lors du dernier procès, le sol de la salle était recouvert d'une moquette, ni belle ni laide. Simon avait d'ailleurs des allures de sphinx, il parlait parfois par énigmes. Quand il m'a montré les deux cartes de tarot marseillais qu'il avait glissées dans son cahier pour assister à l'audience, il m'a dit d'un air attendu, ou alors franchement louche, à tous les coups rigolard et coquin : « Il faut que tu comprennes que le Jugement et la Justice, ce n'est pas pareil. » Comme il me prêtait une grande intelligence, j'ai fait semblant de saisir la nuance.

À plusieurs reprises, j'ai surpris ses épaules tressaillir, comme si l'avait été secoué de rires. Et je me disais : « Mince, j'ai raté quelque chose de drôle », et les occasions de rire lors de procès

pareils ne sont pas si fréquentes. Évidemment, Simon ne rigolait pas, ses nerfs étaient en action, sa douleur se réveillait. Enfin, non, elle ne se réveillait pas, elle devait être là constamment, jamais tout à fait sourde. Et Simon n'en souffrait mot, sûrement par élégance. C'était facile pour

nous de nous tromper sur l'origine de ses soubresauts, Simon voulait tout le temps nous faire rire. Quand il a pris la parole, nous avons été quelques-uns à nous esclaffer. Depuis la barre, il nous entendait, et, le dos tourné, face à la cour, il nous encourageait encore : « Ce n'est pas drôle, mais oui, vous avez le droit de rire. » Pour la première fois en ce mois de septembre, je lui ai sorti une énormité que je trimbalais depuis janvier 2015 : « Simon, c'est parce qu'on t'a tiré dessus que je n'ai pas été tué, c'est parce que j'ai entendu le bruit des balles qui te transperçaient que je me suis levée de ma chaise. » Comme c'était grossier... Et Simon, de toute sa délicatesse, de toute sa perspicacité, a posé une main sur son cœur : « C'est un honneur, Sigo, de t'avoir sauvé la vie. »

À l'avait apporté une plume pour l'accusé, elle était dans une petite enveloppe colorée, il lui proposait une pesée des âmes. Mais Peter Cherif ne s'en est pas saisi, il était déjà trop loin de nous, trop loin de Simon, qui pourtant l'avait appelé « mon frère ». Et la petite enveloppe, avec sa plume à l'intérieur, est restée jusqu'à l'issue du procès à côté de la barre, sans que personne n'ose y toucher ou la récupérer pour la rendre à Simon. Mais Simon n'a pas besoin que l'on pèse son âme. Hélène Honoré, à la fin de sa prise de parole, a dit : « L'esprit de mon père est dans un héros. » Simon avait absolument aimé cette image. Et je me demande aujourd'hui à quel oiseau appartenait la plume, et si l'esprit de Simon s'y trouve.

Sigolène Vinson

À nos lectrices, à nos lecteurs On aimerait pouvoir tous vous remercier individuellement pour les messages que vous nous avez envoyés depuis l'annonce de la mort de Simon, mais c'est beaucoup trop compliqué. Alors on vous l'écrit ici : merci pour tous ces mots, pour dire votre soutien, votre tristesse, et combien Simon, vous aussi, vous émuait et vous faisait rire.

CHARLIE HEBDO

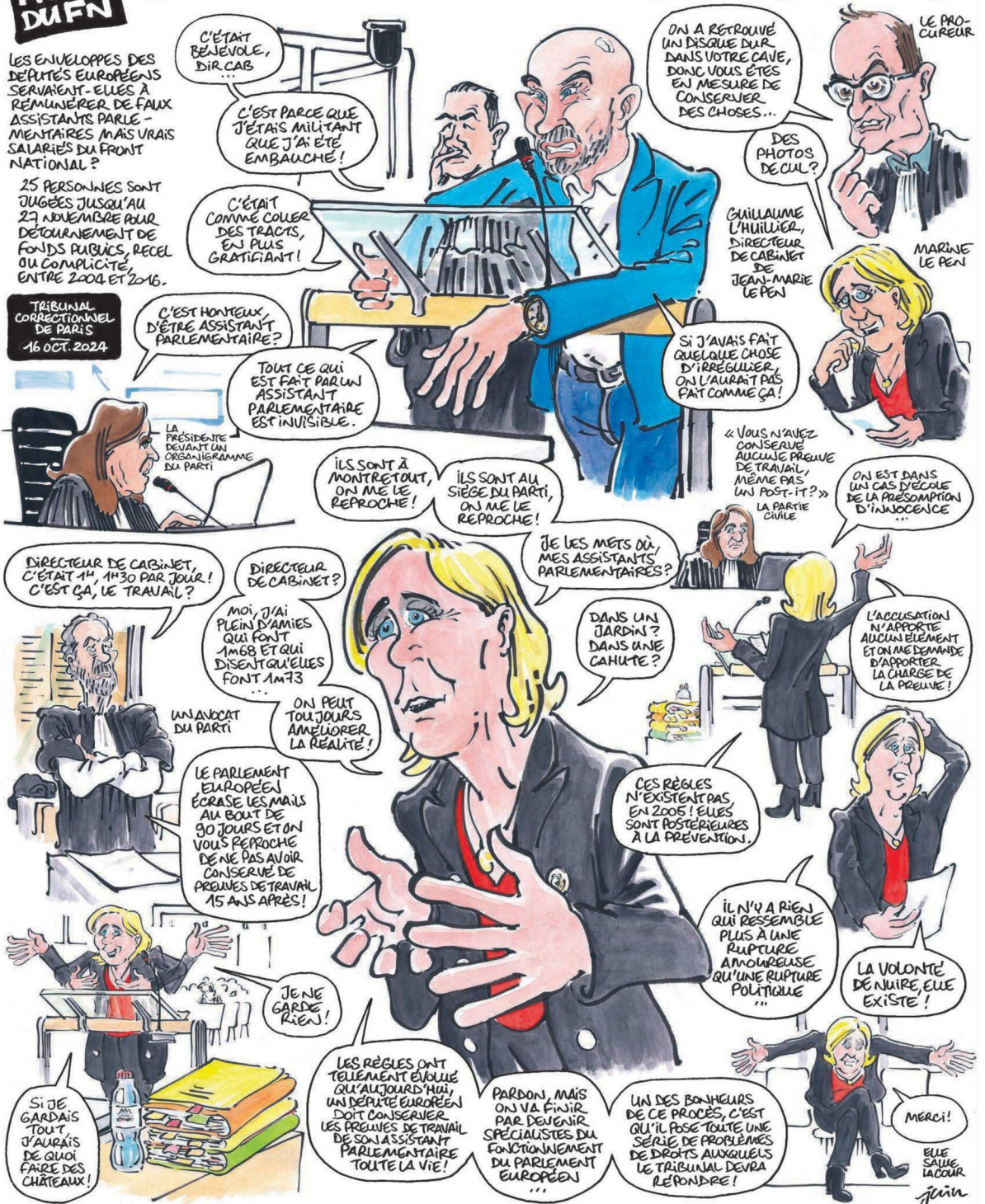
EMPLOIS FICTIFS DU FN

LE PEN COMEDY CLUB

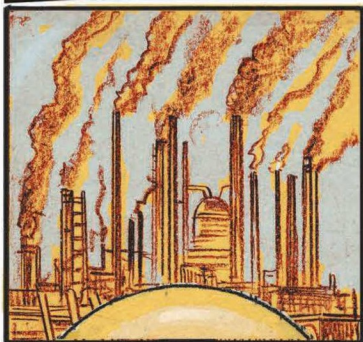
LES ENVELOPPES DES DÉPUTÉS EUROPÉENS SERVIENT. ELLES A REMUNÉRER DE FAUX ASSISTANTS PARLEMENTAIRES MAIS VRAIS SALARIÉS DU FRONT NATIONAL ?

25 PERSONNES SONT JUGÉES JUSQU'AU 27 NOVEMBRE POUR DÉTOURNEMENT DE FONDS PUBLICS, RECEL OU COMPLICITÉ, ENTRE 2004 ET 2016.

TRIBUNAL CORRECTIONNEL DE PARIS
16 OCT. 2024



« Les majors pétrolières font l'objet de poursuites judiciaires liées à leur rôle dans le dérèglement climatique de plus en plus nombreuses devant les tribunaux européens. Des agriculteurs aux survivants de catastrophes, de nouveaux plaignants et des procès en cours mettent la pression sur les pollueurs de l'industrie. »
ExxonNews, 2/8/2024



Une bouffée d'oxygène

LE MINISTRE en lobbyiste du cochon



FABRICE NICOLINO

Ben bon cochon. Antoine Armand, ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie. 33 ans. Qu'a-t-il fait de sa vie ? Rien. Que sait-il de la vie ? Rien. Famille friquée, ENA, Inspection des finances, Macron. Si on veut souffrir en riant, on peut écouter le grand homme deux minutes. Son vocabulaire évoque de manière farcesque la ribambelle de charlatans qui se sont succédé au pouvoir. On l'entend dire toute son admiration, toute son amitié au plouc Bruno Le Maire, héros de notre désastre financier.

Grâce à Sylvain Ernault, du site breton Splann't, on en apprend de belles. Eh non ! Armand n'est pas qu'un ancien bon élève. C'est aussi un lobbyiste du cochon. D'abord, un bref retour au 12 juillet 2023. Marc Fesneau, alors ministre de l'Agriculture, réunit salle Sully, au siège de son administration publique, 30 amis des bêtes. Il y a là, parmi d'autres, les chambres d'agriculture, presque toutes tenues par la FNSEA, et Christiane Lambert, ancienne présidente de ce glorieux « syndicat », qu'elle a visiblement du mal à quitter. Chez Fesneau, elle représente l'Alliance Alimentation Élevage (AAE), faux nez de la FNSEA, mais ne précise pas qu'elle est surtout la cheffe du lobby de la charcutaille, la Fédération d'industriels du secteur charcuterie-traiteur.

C'est une réunion qu'on jurerait de comploter. Fesneau y précise qu'« il s'agit de prendre la main pour une communication offensive et positive ». Et ajoute : « Cette stratégie d'influence s'adresse à l'extérieur. Il faut montrer un front cohérent et construire des messages valables partout. » Cela sent un peu la guerre, et justement, on papote sur « les manuels scolaires portant des messages fallacieux, les enseignants distillant des messages militants, les interventions d'ONG dans les établissements... ». Bref, on prépare l'avenir. Antoine Armand, député, est présent à la réunion, où il est chargé par le ministre du « portage parlementaire ».

C'est dans le cadre d'une mission ministérielle qu'Antoine Armand visite, le 15 janvier 2024, un élevage porcin du Finistère, à Landunvez. Pas n'importe lequel. Celui de Philippe Bizien, personnage central de l'industrie porcine. La « ferme », une mégaporcherie, est sans cesse régularisée par le préfet, malgré les assauts répétés au tribunal de nos amis d'Eau et rivières de Bretagne*. La pollution générée par les 27 000 porcs

Les porcs chinois dans des immeubles de 26 étages

La Chine est une folie qui finira par emporter le monde. Elle produit chaque année près de la moitié de la viande de porc dans le monde. Et cela va de plus en plus vite. 47,5 millions de tonnes en 2021, 51 millions en 2022, autour de 57 en 2023. Il existe un classement mondial des plus grands industriels du porc, les « mega producers ». Parmi les 50 premiers, 24 sont chinois - dont les deux premiers -, 12 américains, 4 brésiliens, 3 espagnols, 3 russes, 2 thaïlandais, 1 sud-coréen, 1 chilien. La Chine représente 18 % de la population mondiale, mais boulotte la moitié de tous les porcs. Jetons un œil effaré sur Muyuan Foodstuff, la première entreprise mondiale du secteur. Créée en 1992, elle est une success story comme le aime la presse économique. Qin Yinglin, communiste bon teint, ouvre avec sa femme, Qian Ying, un

élevage de 2 000 porcs, qui devient 10 000 en 1997. En 2013, la boîte envoie déjà 1 million de porcs à l'abattoir, et entre en Bourse l'année suivante. En 2020, l'épidémie de peste porcine africaine entraîne une fantastique augmentation du prix mondial du porc. Le charmant couple augmente ses bénéfices de... 1413 %. Qin Yinglin devient milliardaire. C'est alors que Muyuan Foodstuff se lance dans les mégafarmes. Un autre géant chinois, Zhong Xin Kai Wei, a construit en 2022 un immeuble de 26 étages où trinquait déjà des dizaines de milliers de porcs*. À terme, ils pourraient être 600 000. Dans l'immeuble. L'élevage porcin français ne pèse de rien, malgré les efforts d'Antoine Armand (voir l'article principal).

F. N.

1. Une bien belle photo : tinyurl.com/mu289pe9

livrés chaque année à l'abattoir atteint la mer toute proche, empêche la baignade et le surf.

Le 14 mars 2024, Antoine Armand parraine un colloque salle Colbert, située dans le bâtiment de l'Assemblée nationale. L'organisateur s'appelle Les Z'Homnivores, une association imaginée par l'industrie bretonne de la bidoche. Le bureau de ce qu'ils appellent sans doute pour rire un think tank comprend Marie Kieffer, déléguée générale de l'Association bretonne des entreprises agroalimentaires (Abea), Jacques Croais, directeur de l'Union des groupements de producteurs de viande de Bretagne (UGPVB), sans oublier Rémi Cristoforetti, directeur général de la coopérative agricole Le Gouessant. Le très agréable, c'est que le machin est soutenu par Loïc Chesnais-Girard, président de la Région Bretagne, ancien socialo. En somme, tout ce petit monde marche du même pas.

Dans ce colloque, on entend de grandes choses. Une charmante Carole Hernandez Zakine, membre de l'Académie d'agriculture de France, réclame qu'on accorde la même place, dans le droit français, à (leur) agriculture et à l'environnement. Notre beau futur ministre y déclare avec sobriété : « L'agriculture est victime de prédation. Non seulement des loups, mais aussi de toutes ces associations qui sont, en fait, de petites armées à recours contentieux contre les agriculteurs. » Aussitôt dit, aussitôt fait : le 10 mai, il dépose avec quelques autres un amendement destiné à couper les ailes à des associations comme L214. En supprimant les déductions fiscales de ceux qui s'en prennent à notre beau monde agricole.

Ce gouvernement n'est pas seulement de droite. Il est odieux. ●

1. youtube.com/watch?v=BMJTW:Gt_20
2. splann.org/antoine-armand-lobby-porcine
3. tinyurl.com/454pcbr
4. eau-et-rivieres.org/landunvez

MULTIPLICATION DES PORCS en Bretagne

Pour le porc industriel, c'est la fête. Surtout en Bretagne, car la Région compte, selon les derniers chiffres, 56 % du cheptel français. Et elle a abattu 13,7 millions de tauradins en 2022. Pour seulement 4200 exploitations, car, inexorablement, des porcheries disparaissent tandis que les autres s'agrandissent. Des centaines de « fermes » sont condamnées à court terme, parce qu'elles ne suivent pas la course mortelle à la mondialisation. Et parce que beaucoup d'éleveurs partent à la retraite, et ne seront pas remplacés.

Où est la fête ? Ceux qui restent gagnent plein de fric. Si. En France, la moyenne d'un élevage porcin est de 1000 têtes, quand elle est déjà de 1800 têtes en Bretagne, où la concentration atteint des records. La puissante coopérative Porc Armor Évolution - 2 millions de têtes commercialisées - flingue autant de porcs qu'il y a dix ans, mais avec deux fois moins de producteurs.

Quant au prix de vente du porc breton (MPB) de Plérin - la référence -, il a connu des hausses spectaculaires. De 29,5 % en 2022 et encore de 22,6 % en 2023. L'industrie du porc est en pleine euphorie, et ses lobbyistes n'ont plus qu'un mot en tête : la multiplication des truies. On rêve désormais, avec le soutien habituel des politiciens (voir l'article principal), de doubler, tripler, quadrupler la taille des exploitations. Ça pourrait ne pas durer, car la Chine inonde les marchés européens, qui sont saturés de porc made in China.

Pour les animaux, en attendant, c'est comme d'habitude une boucherie. L214 a mis en ligne en septembre une vidéo infernale* qui montre comment des porcs destinés au cher Édouard Leclerc... Bon, il n'y a pas de mots. L214 a porté plainte au nom des cochons malades, blessés, écrasés, mutilés, morts dans les conditions que désormais tout le monde connaît.

Pour les écosystèmes, de même. C'est la mer assurée. La vraie, celle qui coule dans les rivières, provoque les marées vertes, oblige les Bretons à boire de l'eau du robinet qui ressemble de plus en plus au pissat des cochons.

F. N.

1. youtube.com/watch?v=GVlyDrBuZyo

PROCÈS DES VIOLS DE MAZAN

TROIS VOLEURS NON CONSENTANTS

DURANT LA JOURNÉE DU 17 OCTOBRE, TROIS ACCUSÉS PASSERONT À LA BARRE. LEUR LIGNE DE DÉFENSE SERA SIMILAIRE. M. PELICOT LES A MANIPULÉS, ILS RECONNAÎTENT LES ACTES SEXUELS SUR M^{ME} PELICOT, MAIS NE RECONNAÎTENT PAS LE VIOL, CAR IL N'ÉTAIT PAS INTENTIONNEL.



DOMINIQUE PELICOT RÉPÉTERA CETTE PHRASE À CHAQUE ACCUSÉ QUI TÉMOIGNERA À LA BARRE ET QUI L'ACCUSERA DE MANIPULATION.

Certains m'ont fait des demandes que j'ai refusées. Par exemple, emmener ma femme dans un foyer de travailleurs pour un viol collectif.

Si j'étais manipulateur, j'aurais fait le choix de manipuler mon banquier. Ça m'aurait rapporté plus d'argent et moins d'emmerdes.

Comme je suis un voleur, il faut reconnaître que vous l'êtes aussi.

QUEL GENTLEMAN

GISELE PELICOT, ENNÉVÉE D'ENTENDRE LA FAIBLE DÉFENSE DE SES VOLEURS, QUI VEULENT SAUVER LA PEAU DE LEUR BITE. ILS NE MANQUENT PAS DE LÂCHETE POUR QUITTER LA SALLE DU BAISER LA TÊTE. LORSQUE LES VIDEOS QUI LES ACCABLENT SONT DIFFUSÉES.

À PROPOS DE MAHDI D.

Il perçoit que la victime est sédatée. Il remarque une lubrification sur le sexe de la victime qu'il traduit comme un signe de participation.

M. Pelicot dit que sa femme est un peu timide, qu'ils ont un jeu de rôle entre eux, et qu'elle va faire semblant d'être endormie.

M. Pelicot m'a dit que sa femme préférerait que je ne porte pas de préservatif.

Au moment de la fellation, je me rends compte que ça ne correspond pas au scénario qu'il m'a vendu.

MÈRE DE CYRIL B.

C'est un bon fils, très réservé, très naïf, qui se laisse embarquer dans n'importe quoi.

LA CHALEUR ET LE STRESS LUBRIFIENT LE FRONT DE CYRIL B.

Il a toujours été un chat noir. Les malheurs lui tombent toujours dessus.

ŒUR DE CYRIL B.

Il ne m'a jamais forcée à quoi que ce soit, il est à l'écoute de mes besoins.

COMPAGNE DE CYRIL B.

Il va regretter et pleurer de manière assez théâtrale.

Il va dire qu'il ne savait pas que M^{ME} Pelicot était droguée et il ajoute qu'il a beaucoup de respect pour les femmes.

Au moment où je le rencontre, il consomme trois bières et deux pâtes par jour.

En allant sur coco.fr, j'étais à la recherche de reprendre confiance en moi.

M. Pelicot s'énervait parce que je n'arrivais pas à bander. Je vois qu'elle se réveille, je commence à me rhabiller. Je dis à M. Pelicot que ce n'est pas mon délire.

Aujourd'hui, je ne peux pas vous dire qu'elle était consentante. Je reconnais qu'elle n'était pas en mesure de s'opposer à ces actes.

On essaye d'élaborer une réflexion et une pensée sur des actes parce qu'il n'y a pas eu de réflexion.

Il dit être resté deux heures, mais que le contact physique avec M^{ME} Pelicot a duré 15 minutes.

Il dit que ça ne l'a pas excité, mais qu'il avait une érection.

À PROPOS DE CYRIL B.

J'étais gêné parce que M^{ME} Pelicot ne réagissait pas pour participer.

Franchement, je n'ai pas fait attention aux ronflements.

M^{ME} Pelicot a été victime de son mari, qui m'a utilisé pour assouvir ses fantasmes.

Ça ne m'a pas dérangé de ne pas voir le visage de M^{ME} Pelicot. Ça m'est déjà arrivé d'avoir des rapports sexuels sans voir le visage de ma partenaire.



LORS DU VISIONNAGE DE LA VIDEO DE MAHDI D., ON ENTEND LES RONFLEMENTS DE GISELE PELICOT. IL LA PÉNÈTRE UNE PREMIÈRE FOIS, PUIS IL METTRA SON PÉNIS DANS LA BOUCHE DE GISELE PELICOT. LA VIDEO FAIT VOLER EN ÉCLATS TOUTE SA LIGNE DE DÉFENSE.

riche

LAYET LAURENT, PSYCHIATRE, À PROPOS DE L'ACCUSÉ CYPRIEN C.

CYPRIEN C.

Dans le jacuzzi des ondes

Au plaisir des fous



PHILIPPE LANÇON

La psychiatrie vit des heures difficiles. C'est le parent pauvre de la médecine, sa cousine de province. Y a-t-il plus de fous en ville, livrés à eux-mêmes ? On le dit. Les adolescents frappés par le confinement ont-ils souvent dévié ? On le craint. Jusqu'à quel point est-il possible de rester sage dans un monde qui l'est si peu ? On se le demande. Il est bizarre de sentir que le monde galope vers l'enfer, quand, pour certains d'entre nous, tout semble aller bien (confort, chauffage, électricité, alimentation saine, pas de guerre à proximité, etc.). Des figures de l'enfer, il y en a beaucoup, jusqu'au 3 février prochain, au musée du Louvre, dans une exposition-fleuve intitulée : « Figures du fou ». La plupart des grandes expositions à thème sont des porte-avions, des buffets à volonté. Celle-ci, avec toute sa richesse et son érudition, ne fait pas exception. L'accumulation de merveilles et de curiosités note la perspective. L'œil fatigué vite. Il doit se restreindre pour ne pas devenir aveugle. Que choisir ?

Il est surtout question des places, des rôles et des fonctions (religieuses, politiques, sociales, artistiques) des fous au Moyen Âge et à la Renaissance ; mais le parcours, qui commence par des manuscrits et des vitraux admirables du XIV^e siècle, va bien au-delà, jusqu'à la période romantique. À la sortie, le visiteur est salué par le *Portrait de l'artiste, dit Le Fou de peur*. Courbet l'a commencé en 1844, à 25 ans, un âge où, comme Rembrandt avant lui, il multipliait les autoportraits dans des situations et sous des masques différents, plutôt en bouffon ténébreux tourmenté. Dans *Le Fou de peur*, il se théâtralise en beau, avec cape et pourpoint rayé. Il tend une main vers nous, l'autre passe dans sa chevelure, genre BHL. Il y a quarante ans (BHL vieillit, seule sa caricature ne vieillit pas). Ce n'est pas Courbet. C'est Courbet en comédien qui joue au fou. Qui est-on, à 25 ans ? Mystère. On cherche en se cherchant. On essaie des personnages, et il arrive qu'on devienne fou à force de ne pas trouver le bon. On est encore dans l'œuf, comme ces fous que peignent, avec une fantaisie et une minutie infernales, Jérôme Bosch et ses héritiers. *Concert dans un œuf*, peint au milieu du XVII^e siècle par un anonyme, en rassemble 10 dans un œuf géant.

Comment rester sage dans un monde qui l'est si peu ? Ils jouent et chantent dans les trous de la coquille. Il y a des hommes, des femmes. L'un, l'air docte avec ses lunettes, a un entonnoir sur la tête ; l'autre, une chouette, laquelle a la crâne piqué par un corbeau ; un troisième, une cigogne ; un quatrième, un pigeonier. Les fous sont l'envers d'une société qu'ils représentent en faisant leur numéro : ils sont l'essence du théâtre. Sur l'œuf, un loup joue de la mandoline ; un singe, de la flûte. Il y a deux arbusmes morts. Aux branches pendent un serpent, une jarre, un panier dans lequel se trouve un gros oiseau pattes en l'air. Un moine franciscain dirige l'aubade. C'est une image de l'enfer. On se doutait que chaque instrument, chaque animal, symbolisait la folie en désignant les vices qu'elle portait. La notice du catalogue le précise. Le pigeonier, par exemple, signifie les maisons closes ; la flûte, la tromperie ; et une chouette encerclee d'oiseaux est « un symbole simultané de l'aveuglement, de la persécution des hérétiques, des hommes piégés par le diable ».

Excision de la pierre de folie, une huile sur bois, sans doute de Jérôme Bosch, date de 1501-1505. Elle montre un homme à un médecin retire, avec une pince, quelque chose du crâne. Selon une croyance populaire, extraire une pierre située sous la chevelure permettait de guérir le fou. Bosch s'empare de la croyance pour s'en moquer : c'est le chirurgien qui à l'entonnoir sur la tête. Un moine bénit cette cérémonie stupide qu'une femme observe, accoudée à une petite table ronde, mention dans la main et livre sur la tête. Le plus étonnant est ce qui sort du crâne : non pas une pierre, mais une fleur. Il s'agirait d'une fleur de nénuphar, semblable à celle qui se trouve sur la table. C'était, à l'époque, un symbole sexuel. Une inscription, sur la gibecière du patient, révèle qu'il se nomme à peu près « blaureau castré ». Le commanditaire du tableau était un évêque des Pays-Bas réputé pour sa vie dissolue. L'œuvre montre ce qu'on pourrait lui faire, s'en amuse, et, probablement, l'amuse. Le fou rappelle une morale essentiellement religieuse en étalant les vices qu'elle condamne, mais il fait jouir, par son spectacle, des transgressions qu'il incarne. ●



LE MEILLEUR DES MONDES NUMÉRIQUES



LEQUEL GARDER ?

CELA DEVAIT FORCÉMENT ARRIVER UN JOUR... Plusieurs hommes mannequins se sont récemment rendu compte que leur visage avait été utilisé pour créer des vidéos de type deepfake. Une découverte jusque-là assez dérangeante, mais qui devient carrément scandaleuse quand ces mêmes hommes ont réalisé qu'on se servait de ces fausses vidéos principalement pour soutenir des régimes autoritaires. Dans l'une d'elles, on peut ainsi entendre un jeune homme glorifier Ibrahim Traoré, chef de la junte du Burkina Faso. Le mannequin s'est dit « sous le choc » quand il a vu son image servir la propagande d'un pays « dont [il] ignorait l'existence ». Au moins, son double artificiel avait de la culture.

L. Redaut

MACHO ROBOT

L'INTELLIGENCE ARTIFICIELLE ne serait-elle qu'un outil grossier ? C'est la question que doit se poser Elizabeth Laraki, conférencière américaine spécialisée dans l'IA et l'expérience utilisateur (UX). Invitée à s'exprimer lors d'un colloque, la jeune femme a, comme cela se fait couramment, envoyé une photo d'elle pour les visuels promotionnels. Quelle ne fut donc pas sa surprise en découvrant, sur lesdits visuels, que le cliché avait été modifié pour laisser apparaître... son soutien-gorge. Vérification faite auprès des organisateurs, ces derniers n'y sont pour rien : en cherchant à agrandir la photo pour qu'elle colle au format des affiches, l'IA utilisée a jugé de bon ton d'y ajouter un bout de sous-vêtement. Grossier, oui, machiste, assurément.

L. R.

GRIPPE-SOÙ

QUI EST LE PLUS PINGRE ? D'un côté, le groupe Meta, propriétaire d'Instagram, Facebook et WhatsApp, au chiffre d'affaires de plus de 130 milliards de dollars. De l'autre, une vingtaine d'employés payés des centaines de milliers de dollars par an, virés sans ménagement la semaine dernière. Leur tort ? Avoir osé « détourner » les 25 dollars quotidiens gracieusement offerts par l'entreprise pour qu'ils puissent s'acheter un repas pour le déjeuner. Les vilains employés, au lieu de commander un enième burger, se sont offert, à la place, du dentifrice, des masques de beauté ou, pire, de la lessive ! Une trahison impardonnable pour Zuckerberg, qui en est persuadé : dans son monde de réalité virtuelle, tout cela ne serait jamais arrivé.

L. R.

ALGO INGRAT

APRÈS PLUS DE DEUX ANS D'ENQUÊTE, des juges américains ont réussi à se procurer des documents de TikTok. Il en ressort des informations aisément qualifiables d'« inquiétantes » : les responsables du réseau social, après avoir lancé une enquête interne, avaient en effet découvert

Vivresemble

Kamala et les petits hommes noirs



GERARD BIARD

Attaquée par Donald Trump sur le sujet, Kamala Harris a fait savoir il y a une dizaine de jours qu'elle était en parfaite santé physique et mentale, bilan médical à l'appui. C'est une bonne nouvelle, surtout pour elle. Toutefois, la question reste ouverte en ce qui concerne ses équipes. Notamment ceux qui conçoivent et dirigent sa campagne électorale. En effet, on est en droit de se demander à la suite de quelle crise de délire psychotique a été élaboré le programme d'*opportunités pour les hommes noirs* que la candidate démocrate a présenté sous les roulements de tambours médiatiques le 14 octobre. On peut comprendre qu'à trois semaines du scrutin l'état-major de campagne panique en analysant les résultats du sondage réalisé en septembre par l'association de défense des droits civiques NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), qui révèle qu'un quart des hommes noirs ont l'intention de voter pour Donald Trump le 5 novembre, contre seulement 8 % des femmes noires. Fallait-il pour autant traiter ces électeurs à la dérive – car les Noirs n'ont pas le droit d'être de droite – avec un tel mépris ?

Enfermé dans une conception communautariste et ethnocentrique de la société, à laquelle s'ajoute l'obsession classique de catégorisation des votes, le camp « progressiste » a donc décidé de viser à l'arme lourde l'électorat mâle noir, avec des promesses censées faire revenir les brebis égarées auprès de leur berger naturel. Aidés à la création d'entreprise, « initiative nationale en matière de santé axée sur les maladies qui touchent de manière disproportionnée les hommes noirs », programmes de formation et d'apprentissage prioritaires... Certaines de ces mesures ciblées sont classiques et sans aspérités, une fois admis le postulat un poil sexiste qui voudrait que les femmes noires sont en pleine forme et préfèrent rester à la maison pour s'occuper des enfants. D'autres, en revanche, reposent sur des clichés que même les médias américains ont trouvés « condescendants » ou « gênants ». C'est un euphémisme.

Un embarrassant mépris de classe

Ainsi, les « hommes noirs » se voient promettre un accès facilité et sécurisé aux cryptomonnaies – signe qu'ils ont apparemment, aux yeux de Kamala Harris, un problème avec les monnaies légales... Encore plus fort, la candidate promet « la légalisation de la marijuana récréative » ainsi que « la création d'opportunités pour que les hommes noirs réussissent dans cette nouvelle industrie ». Bref, non seulement les « hommes noirs » passent leurs journées à fumer des pétards – en chantant du reggae ? –, mais en plus, ils rêvent tout d'être dealers. Heureusement que le Parti démocrate est modérément écolo, cela a évité que les « hommes noirs » se voient promettre la plantation de 1 million d'arbres pour qu'ils puissent remonter dedans...

Difficile d'admettre que tout cela part d'un bon sentiment et qu'il s'agit de simples maladroresses. Ces « propositions » affligeantes sont le fruit d'une pensée parfaitement structurée, qui repose sur une idéologie essentialisante où ceux que l'on nomme de ce côté-ci de l'Atlantique les « racisés » ne valent d'être soutenus et défendus dans leurs droits que s'ils répondent à des stéréotypes qui constitueraient leur « identité » et qui les définiraient une fois pour toutes. Moyennant quoi, un musulman est forcément islamiste, un Chinois espion communiste, un Hispano-Américain découpe ses ennemis à la tronçonneuse dans une baignoire, et les « hommes noirs », donc, ont le sens du rythme et des affaires louches...

On ne fera pas l'affront à Kamala Harris et à ses équipes de les soupçonner de racisme – dans cette élection présidentielle, un candidat raciste suffit amplement. Disons que, stress électoral aidant, ils ont semble-t-il un peu de mal à réprimer cet embarrassant mépris de classe dont font trop souvent preuve ces « progressistes » à l'égard des personnes qu'ils affirment défendre. ●



Veaux, vaches, cochons... saumons



LUCE LAPIN

Il est courant de dénoncer, à juste titre, les élevages intensifs d'animaux de ferme, synonymes d'exploitation, et d'en demander la suppression au profit des biologiques, bien moins nombreux, mais plus exigeants sur le bien-être animal, car soumis à une charte très stricte. Petite parenthèse : à l'abattoir, pas de différence de traitement. On se préoccupe moins du sort des poissons, qui attendissent peut, voire pas du tout, probablement parce qu'il n'y a pas d'échange possible sur le plan affectif, pas de caresses, pas de câlins... Dépourvus de cordes vocales, ils ne crient pas, donc ne nous interpellent pas – ils ne suscitent de fait pas d'émotion de notre part. Néanmoins, ce sont des êtres sensibles, qui éprouvent également de la joie, ressentent la peur et la souffrance.

Eux aussi sont élevés pour notre consommation. En ce qui concerne les saumons, le chiffre est énorme : 98 % de ceux consommés en France

Profit, mot magique

proviennent d'élevages, certes intensifs, mais de « dimensions normales » – si je puis dire. Car des multinationales ont trouvé mieux pour un profit encore plus grand. Notre imagination est sans limites lorsqu'il s'agit de gagner plus, surtout sur le dos des animaux...

Démonstration. Le Pas-de-Calais, les Côtes-d'Armor et la Gironde font l'objet d'une étude qui permettrait l'implantation de gigantesques fermes-usines de saumons. Même pas en mer, mais à terre, entassés par millions dans de tout petits bassins. « On peut avoir jusqu'à 500 saumons par mètre cube d'eau. C'est quand même énorme pour des animaux qui en principe sont solitaires », indique Esther Dufauré, directrice de Seastemik, une ONG de préservation de l'océan. À L214 Éthique & Animaux, qui a révélé cette enquête, le 10 octobre dernier. Effarante également est la consommation d'électricité annuelle que générerait une seule de ces usines : la même que celle d'une ville de 40 000 habitants.

Pour L214, on n'est même plus dans l'intensif, mais dans l'ultra-intensif, dans ce qui entraînerait « une opération écologique et sanitaire [...] : rejets toxiques, concentration en métaux lourds, surpêche et pillage des ressources à l'autre bout du monde pour nourrir ces saumons... ».

« La face cachée du saumon », à voir sur youtube.com/watch?v=Y2FoLoT200 et aussi, à lire : seastemik.org/publications

AMÉRIQUE LATINE. Eux aussi la réclament ! Au Mexique, à Mexico, dans la capitale même, une initiative citoyenne pour l'abolition des corridas et des combats de coqs a été lancée le 1^{er} septembre, me rapporte l'asso No Corrida (nocorrida.com), membre du collectif Cultura Sin Tortura et du Mouvement Mexico Sin Torero. Elle a déjà recueilli plus de 30 000 signatures. À suivre de près ! ●

luce-lapin-et-copains.com
(lucelapinetcopains@gmail.com).



CHARLIE HEBDO

OFFRE D'ABONNEMENT

FORMULE INTÉGRALE

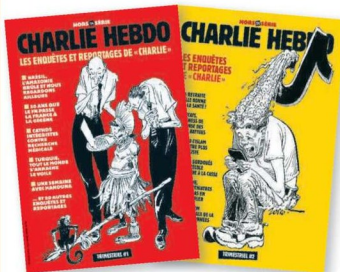
6 mois

édition papier + édition numérique + contenu Web en illimité

et recevez en cadeau
nos 2 hors-séries trimestriels
« ENQUÊTES ET REPORTAGES »

59€*

Au lieu de 105 € prix normal de vente (76 € pour l'export)



Profitez-en sur abo.charliehebdo.fr
ou en renvoyant le bulletin ci-dessous.

* Offre spéciale réservée aux nouveaux abonnés en France métropolitaine.

Chacun des éléments de cette offre peut être acquis séparément : chaque numéro de Charlie Hebdo au prix de 3,50 € et les hors-séries trimestriels au prix de 7 €. Les hors-séries trimestriels n° 2 et 3 sont disponibles sur la boutique en ligne.

JE SOUHAITE RECEVOIR

CHARLIE HEBDO PENDANT 6 MOIS*

ET RECEVOIR EN CADEAU LES 2 HORS-SÉRIES

« ENQUÊTES ET REPORTAGES »

* Soit 52 numéros en version papier et numérique + contenu Web en illimité
Retournez ce bulletin ainsi que votre règlement à l'ordre des Éditions Rotative à :
CHARLIE HEBDO BP 50311 75625 PARIS CEDEX 13
ou abonnez-vous en ligne sur boutique.charliehebdo.fr

NOM

PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL

VILLE

E-MAIL

☒ JE PROFITE DE L'OFFRE SPÉCIALE AU TARIF DE 59 €
ET JE CHOISIS MON MODE DE RÈGLEMENT
(76 € pour l'export)

☐ Par chèque à l'ordre des Éditions Rotative

☐ Par virement bancaire Nom de la banque: Société Générale
Domiciliation: Paris Parc Brassens BIC: SOGEFRPP
IBAN: FR7630003035410002019142969

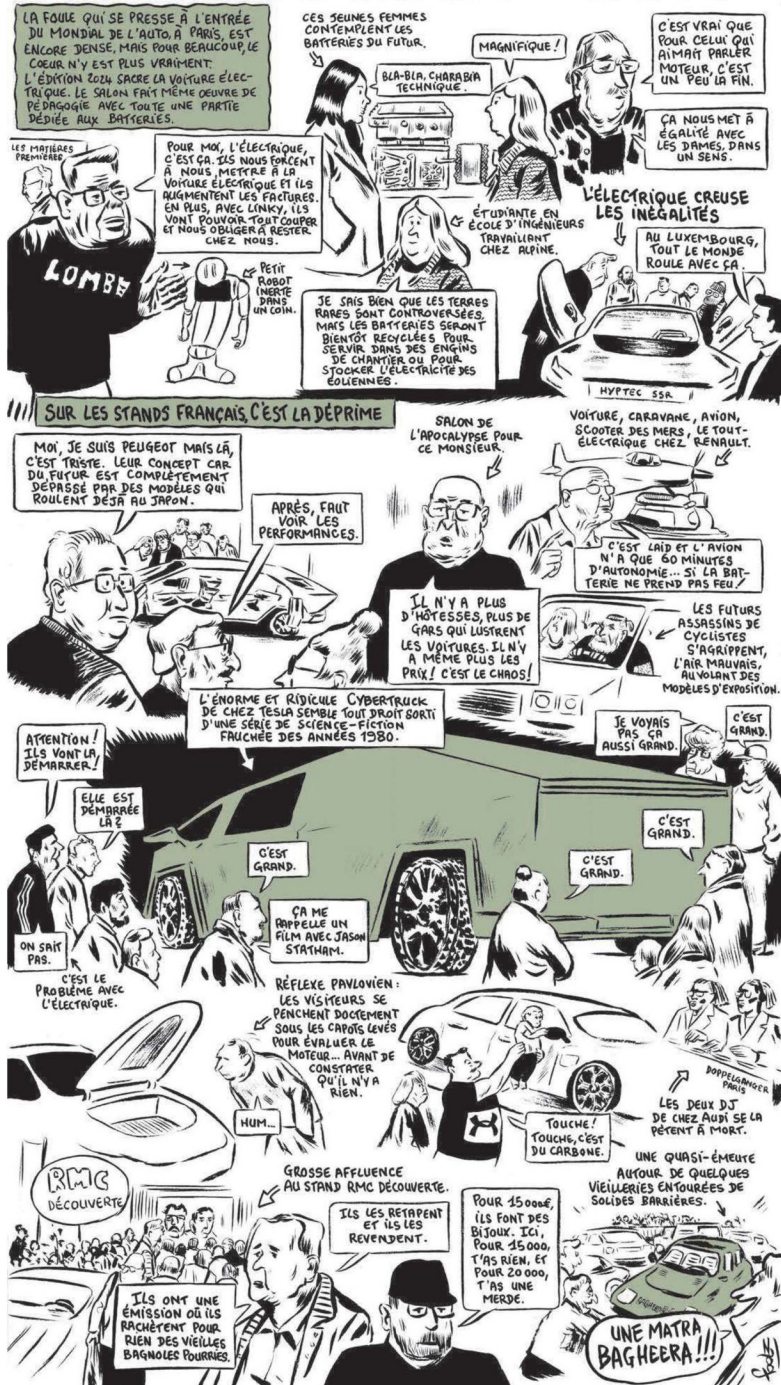
☐ J'accepte de recevoir les offres de CHARLIE HEBDO
J'accepte de recevoir les offres des partenaires choisis
par CHARLIE HEBDO

Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6/1/1978, vous avez droit d'accès,
de rectification, de suppression et d'opposition aux informations vous concernant.
Ce droit peut s'exercer auprès du service abonnement de
CHARLIE HEBDO - BP 50311 - 75625 Paris Cedex 13.
angelique.abo@charliehebdo.fr

CHARLIE HEBDO Fondateur Cavanha Président, Directeur de la publication Riss
Directeur général Philippe Debruyne Rédacteur en chef Gérard Biard Rédaction
redaction@charliehebdo.fr Standard 01 85 73 06 00 Portraits de la semaine
par Biche Abonnement, anciens numéros angelique.abo@charliehebdo.fr
Éditions Rotative, BP 50311, 75625 Paris Cedex 13. SAS les éditions Rotative,
entreprise solidaire de presse - RCS Paris B 388 541 336.
Commission paritaire n° 0427 C2683 ISSN 1240-0068
Imprimé en France par un groupe d'imprimeurs.
Les manuscrits et dessins ne seront pas renvoyés.

SALON DE L'AUTO

LA FIN DU VROOM VROOM



Charlie Enquête



ANTONIO FISCHETTI

Des milliers de restes humains sont conservés au musée de l'Homme, à Paris. Crânes, squelettes, viscères... Beaucoup ont été récoltés dans des conditions parfaitement indignes : exploitation d'individus considérés comme des sous-humains, pillage de tombes, trophées guerriers... Plusieurs États ou communautés demandent le retour de ces restes dans leur pays d'origine. Entre débats scientifiques et enjeux diplomatiques, la facture de la colonisation n'est pas près d'être réglée.

Dans les musées, il y a ce qui est montré. Et ce qui est caché, et c'est parfois le plus intéressant. On appelle l'Enfer cette section des musées ou des bibliothèques dérobée aux regards du public. En général, elle héberge des œuvres plus ou moins grivoises. Mais au sous-sol du musée de l'Homme, l'Enfer est plutôt un cimetière... car il contient des restes humains.

Christine Lefèvre, directrice des collections naturalistes du Muséum national d'histoire naturelle (dont dépend le musée de l'Homme), nous apprend qu'il y a environ 25 000 restes humains. Cela fait de cette collection d'anthropologie biologique l'une des plus importantes au monde, avec celles des musées de Londres et de Washington. Mais on ne la fait pas visiter, même aux journalistes, par respect pour les personnes dont proviennent ces restes ».

Si cette réserve n'est pas visible (seuls les scientifiques y ont accès), son contenu n'a cependant rien de secret. Comptez un millier de squelettes. Mais aussi des viscères dans des bocaux (estomacs, pommons... et même quelques cerveaux, dont celui de Léon Gambetta). La plupart des pièces sont des os stockés dans des boîtes en carton, ici un tibia, ailleurs un bassin... Mais on trouve surtout des crânes : à peu près 18 000 (au rayon VIP, il y a notamment ceux de Descartes, de Boileau ou de Saint-Simon...). Si l'on compte une tête par être humain (sauf anomalie notoire, quoique inexistante ici), cela fait autant d'individus. Quand il s'agit d'autres parties du corps, la comptabilité est plus difficile à établir. Christine Lefèvre précise qu'« on ne peut pas dire combien d'individus cela représente, car une personne peut figurer dans différents types de restes ». Il arrive effectivement qu'un même humain se retrouve en divers morceaux, sa clavicle par-ci, son crâne par-là...

UNE COLLECTION EXCEPTIONNELLE, EN TOUT CAS. Alors, pourquoi la cacher ? Eh bien, parce qu'elle soulève des questions hypersensibles. S'il s'agit d'un homme préhistorique recueilli dans une fouille, pas grand monde ne viendra le réclamer. Mais la collection du musée de l'Homme ne compte que 2 300 fossiles. La majorité des restes humains a été collectée aux XVIII^e et XIX^e siècles. Et c'est là que ça se complique. Christine Lefèvre souligne que

« c'était la grande époque de l'exploration du monde par les Occidentaux. Le Muséum avait un réseau de récoltants, avec ses propres scientifiques, mais aussi d'autres explorateurs, qui venaient ou échangeaient leurs pièces. Le but était de documenter la diversité humaine ». Un objectif scientifique a priori légitime, à une époque où, en absence de télé et

d'Internet, c'était le seul moyen de découvrir la disparité des populations humaines. Objectif louable, donc... à condition de faire abstraction des modalités de récolte de ces parties d'humains. Tout voyageur, aventurier, scientifique ou marin qui, à l'occasion d'un voyage, tombait sur quelques ossements, ne se privait pas de les ramener. Ces restes pouvaient être pris sur des cadavres. Il arrivait aussi que des médecins, à l'occasion



LE LOURD HÉRITAGE COLONIAL du musée de l'Homme

de décès, disséquaient des corps et prélevaient des viscères, qu'ils conservaient dans le formol, afin d'étudier les maladies. Là, au plan éthique, ça va encore.

Mais le plus souvent, on se contrefichait totalement du respect du défunt. Il y eut de nombreux pillages de tombes. Les dépouilles provenaient aussi d'opposants à la colonisation (française, mais pas seulement), combattants qui étaient fréquemment décapités et dont les têtes étaient conservées en guise de trophées. La collection d'anthropologie biologique comporte aussi des squelettes de victimes de « zoos humains », ces spectacles où l'on exhibait des indigènes ramenés des colonies devant des visiteurs rigolards. Tout cela produit un inventaire hétéroclite : chefs tribaux africains, rebelles cambodgiens, indigènes océaniques, Sioux, Inuits... Drôle de rencontre entre la colonisation la plus sordide et ce temple de la connaissance qu'est le Muséum national d'histoire naturelle.

Grâce à ces restes humains, les scientifiques du XIX^e siècle ont, certes, pu faire avancer la connaissance, mais ils se sont aussi donnés à ce qu'on qualifie aujourd'hui de « mauvaise science » (qu'on croyait « bonne », à l'époque). Ils cherchaient notamment à prouver la supériorité de la « race » blanche sur toutes les autres (à partir de la forme des crânes, ou ce genre d'absurdités...). Admirez la parfaite adéquation entre scientifiques et politiques : les pseudo-études sur la supériorité des races permettaient à la fois de justifier la colonisation et d'en tirer profit en récoltant crânes et squelettes.

Depuis, les colonies se sont émancipées, les zoos humains ont disparu, et les restes humains ne sont plus exposés dans les galeries publiques. Mais ils sont toujours conservés dans les réserves, et les scientifiques n'ont jamais cessé de les étudier. Christine Lefèvre confirme que « ces restes continuent d'être utiles, pour différents types de recherches. On peut en tirer des informations sur l'environnement dans lequel les humains d'alors vivaient, ou ce qu'ils mangeaient. Cela permet aussi de connaître la dispersion d'Homo sapiens sur l'ensemble de la planète ». (À ce propos, des scientifiques ont récemment publié dans la revue *Nature* une étude effectuée à partir de restes d'habitants de l'île de Pâques conservés au musée de l'Homme, pour documenter leur histoire.)

C'est peut-être de la bonne science. N'empêche qu'au départ il y a de la souffrance. Le chercheur contemporain n'est évidemment pas responsable des horreurs commises deux ou trois siècles plus tôt. Ces objets d'étude appartiennent tout de même à des humains qui ont été massacrés, exploités et méprisés. Des humains qui ont parfois des descendants, lesquels voudraient récupérer leurs ancêtres. Et même s'ils n'ont pas de descendants connus, ils sont perçus comme des symboles de résistance à la colonisation. À ce titre, on comprend qu'ils soient aujourd'hui réclamés par certains États.

LA FRANCE A LONGTEMPS REFUSÉ DE LES RESTITUER.

Tout a basculé avec une femme : Saartjie Baartman, qu'on appelait la Vénus hottentote. Née en Afrique du Sud vers 1788, cette esclave était dotée d'une particularité anatomique sans doute plus pathologique qu'éthnique : un énorme fessier. Un chirurgien de la marine britannique l'avait convaincue d'embarquer pour l'Angleterre en lui faisant croire qu'elle gagnerait de l'argent et deviendrait libre. Mais c'était une arnaque, puisqu'elle sera exhibée comme phénomène de foire, subira le même sort en France, puis deviendra un objet sexuel pour aristocrates et, enfin, un objet d'étude pour scientifiques, avant de mourir dans des conditions sordides. Son squelette ainsi qu'un moulage de son corps seront exposés au grand public à Paris, au Jardin des Plantes, puis, à partir de 1937, au musée de l'Homme. (D'autres parties de son corps, notamment son cerveau et ses parties génitales, étaient conservées dans les collections du musée.) Il faudra attendre 1974 pour que le moulage de Saartjie Baartman soit soustrait aux regards du public. Après le vote d'une loi par l'Assemblée nationale autorisant la restitution de Saartjie Baartman à l'Afrique du Sud, en 2002, ses restes seront inhumés solennellement près de son village natal (mais la patrie de Nelson Mandela a refusé de récupérer le moulage, pas question de s'encombrer de ce gadget colonial).

À ce jour, il y a eu, en plus de la Vénus hottentote, seulement quatre restitutions (sur les milliers de restes humains, c'est peu) : squelette d'un Amérindien, têtes maories et crânes de victimes de la colonisation française, respectivement rendus à l'Uruguay (2002), à la Nouvelle-Zélande (2012), à la Nouvelle-Calédonie (2014) et à l'Algérie (2020). D'autres démarches sont en cours pour demander le retour de restes humains en Guyane, en Argentine ou à Madagascar. Autrement dit, de longs débats scientifiques et diplomatiques en perspective. C'est ce que nous verrons dans les prochains épisodes. ●



► RENDEZ-VOUS LA SEMAINE PROCHAINE pour le deuxième épisode : la résolution des imbroglios juridiques.

CHARLIE HEBDO

Les couvertures auxquelles vous avez échappé



Fée du logis

Des robots aspirateurs américains piratés insultent leurs propriétaires. Pour le moment, ils ne savent dire que « sales nègres ».

Déchristianisation

À Nîmes, une mosaïque représentant l'abbé Pierre disparaît. Pourtant, les oreilles et la queue, à Nîmes, on connaît.

Débat d'idées

En Afghanistan, la police des mœurs interdit de montrer des êtres vivants à la télévision. Les talibans modérés préconisaient de n'interdire de montrer que les invertébrés et les invertis.

Borsalino noisettes

À Marseille, un Monoprix met des antivols sur des tablettes de chocolat. Le gang Milka Mafia a revendiqué l'assassinat du chef du gang Chocolat Poulain.

Rêve d'Icare

Le Hamas voulait que l'Iran et le Hezbollah participent aux attaques du 7 Octobre. Malheureusement, les Iraniens et les membres du Hezbollah ne savaient pas faire du deltaplane.

Balance ton éléphant

Les candidats du PS devront suivre une formation sur les violences sexistes et sexuelles. Pour apprendre à dire « Non, c'est non » aux candidats de LFI.

Anneau gastrique

Le gouvernement britannique va traiter des chômeurs contre l'obésité pour qu'ils retrouvent du travail. Comme serveurs chez McDo.

Écoterrorisme

L'écologiste Paul Watson, détenu au Groenland, demande l'asile politique à la France. Retailleau n'est pas contre, à condition qu'il ne peigne pas des croutes comme le fils Ben Laden.

Noms d'oiseaux

Les archives de l'Église qualifient l'abbé Pierre de « grand malade mental ». Et Jean-Paul II de « grand cinglé polonais » et Benoît XVI de « petit boche psychopathe ».

Deutsche Grammophon

Un robot a dirigé un orchestre symphonique allemand. Comme d'habitude.

Résilience

À Paris, l'avenue Bugeaud a été débaptisée. En signe d'apaisement avec l'Algérie, elle a été rebaptisée avenue Netanyahu.

Pas ce soir

Macron veut garantir l'approvisionnement de la France en Doliprane. Pour relancer la natalité, les épouses n'auront plus l'excuse du mal de tête.

Silicone vallée

La mairie de Marseille va remplacer ses sapins de Noël naturels par des modèles synthétiques. Comme les nichons des cagoles.

Prisons dorées

Un pasteur philippin accusé de trafic sexuel d'enfants se présente aux élections sénatoriales depuis sa prison. Les urnes décideront.

CHARLIE HEBDO

Les couvertures
auxquelles vous
avez échappé

